

Sg HORIZONS
Crys LOUCA



AU SERVICE DU SURNATUREL

DEVON

BONUS

AU SERVICE DU SURNATUREL

SAISON 1

ÉPISODE BONUS DEVON

Sg HORIZONS
Crys LOUCA

Copyright © 2015 Sg HORIZONS
All rights reserved
ISBN : 979-10-92586-52-7

L'œuvre présente sur le fichier que vous venez d'acquérir est protégée par le droit d'auteur.
Toute reproduction d'un extrait quelconque ou utilisation autre que personnelle de ce livre
constituera une contrefaçon et sera susceptible d'entraîner des poursuites civiles et pénales.

1 – La naissance d’une gargouille

Un homme nu se trouvait allongé là, inconscient. Dans un état grave. Si vous aviez été l’un de ces animaux présents dans la forêt au cœur de laquelle cet individu venait brusquement de tomber du ciel, comme ceux-ci dotés d’une ouïe très fine, vous auriez pu entendre les battements cardiaques s’espacer. Pourtant, aucune bête ne se risqua à approcher. Elles attendaient qu’il se relève et s’éloigne ou que son cœur s’arrête définitivement de battre. Ces deux issues mettraient fin à la menace qu’il pouvait représenter. C’est la seconde qui se produisit. Après quelques dernières agitations et les râles d’un être tentant de défier la mort elle-même, il s’immobilisa pour ne plus bouger. Le cœur de l’homme ralentit puis cessa. Le silence revint. Apaisant. Ordinaire. Puis, contre toute attente, son rythme cardiaque repris, certes plus lent, mais aussi plus puissant. Aucune intervention extérieure n’aurait pu permettre ce retour à la vie. Enfin... aucune raison naturelle. Or, ce phénomène venait justement du fait que l’homme étendu là n’en était plus un. Les témoins de cette scène n’en étaient pas conscients, mais ils avaient assisté à une transformation.

La naissance d’un être surnaturel.

Je n’avais pas compris. Comment l’aurais-je pu ? Je menais une vie si banale avant de la rencontrer. Oh ! je ne m’en étais jamais plaint. Comment aurais-je pu ne serait-ce que l’envisager ? J’avais un travail, des terres sur lesquelles un jour je construirais ma maison. J’étais jeune et en bonne santé. On me disait que j’avais la vie devant moi. Alors certes, elle se révélait dangereuse de par l’époque, mais elle était aussi pleine de promesses pour ceux qui se donnaient la peine de travailler dur pour se faire une place dans ce Nouveau Monde en plein développement. Oui, je possédais beaucoup plus de biens que mes concitoyens. Et surtout, je conservais l’espoir d’un avenir brillant. Tout du moins avant que le destin ne me fasse croiser la route de Natalia.

Cette rencontre, qui changea le cours de mon existence, eut lieu lors de l’une de mes visites à Seattle. Cela faisait un moment que je n’avais pas travaillé dans cette partie de l’État de Washington. J’avais passé mon enfance ici avant que nous décidions de nous rendre plus au sud ; conséquence du tragique accident qui avait coûté la vie à mon jeune frère. Revenir dans cette région sans mes parents, construire la ferme dont ils avaient toujours rêvé dans l’arrière-pays, ne fut pas si facile. Comme à mon habitude, je travaillais, inlassablement, pour pouvoir réussir ma vie. Les rares retours à la civilisation représentaient surtout des moments de distraction où je m’entourais des hommes avec lesquels je passais mon temps et de femmes de petite vertu.

Je venais de fêter mes vingt-deux ans et je ne comptais pas me marier avant quelques années encore. Il me fallait collecter un maximum d’argent pour pouvoir

construire un jour ma propre ferme, trouver une épouse avec laquelle fonder une famille. J'étais un homme déterminé, consciencieux. Ma rencontre avec Natalia balaya tous mes projets, bouleversa mon existence. J'arrivais tout juste à Seattle avec quelques autres bûcherons. Nous ne travaillions alors qu'à quelques heures de route au nord de la ville. Je descendis de l'arrière de la charrette qui nous avait amenés jusqu'ici. Jetant mon sac sur mon épaule, je laissais errer mon regard sur la rue dans laquelle nous venions de nous arrêter. C'est à cet instant que je la vis. Elle marchait dans ma direction. Son visage fixait le sol, probablement pour éviter de glisser dans la terre boueuse. Elle relevait d'une main le bas de sa robe d'un marron passé qui malgré tout ne gâchait pas sa beauté. De l'autre, elle tenait une ombrelle à dentelle noire la masquant à ma vue. Je ne sais ce qui attira mon attention sur elle. Quelque chose dans sa manière de se déplacer. Aérienne. Étrange. Elle me surprit quand elle leva subitement son visage. Sans hésitation, elle me rendit mon regard. Le temps cessa sa course à l'instant où mes yeux s'ancrèrent aux siens d'un noir sans fond. Je me figeai ; seule ma tête se tourna pour pouvoir encore la voir alors qu'elle passait à côté de moi.

— Devon, vieux ! Évite de finir sous les roues d'un chariot.

Je revins sur terre, puis me déplaçai sur le bord de la route pour plus de sûreté. L'instant suivant et sans réfléchir, je courus derrière la jeune femme. Je pris place à son côté avant de m'écarter quelque peu en réalisant que j'aurais pu l'effrayer. D'une voix que je voulus sûre, je l'interpellai :

— Bien le bonjour.

Elle ne me répondit rien. Ne jeta même pas un regard dans ma direction.

— Je suis désolé de vous importuner ainsi, mademoiselle...

J'attendis qu'elle me révèle son nom. Peine perdue. Elle continua à avancer comme si je ne me trouvais pas à un mètre d'elle.

— Cela doit souvent vous arriver. Je veux dire de vous faire aborder par des hommes... enfin, ne pensez pas que je vous prends pour l'une de ces filles de joie, bredouillai-je vite fait avant de réaliser que je ne faisais que m'enfoncer davantage. Ce que j'essaie de vous expliquer, et pas de la manière la plus élégante qu'il soit, c'est que vous êtes très belle.

La seule réaction de la jeune femme fut d'orienter son ombrelle sur le côté, me coupant définitivement à sa vue. Je me rendis compte seulement à ce moment dans quel état déplorable je me trouvais. Mon pantalon marron était poussiéreux comme ma chemise de la même couleur, et je sentais fortement la transpiration. Mon visage et mes cheveux châtain clair devaient être tout aussi sales.

— Je me nomme Devon. Devon Brogan. Pardonnez ma tenue, c'est que je viens juste d'arriver en ville. Je travaille à la découpe du bois et je suis l'un des meilleurs bûcherons de la région, sachez-le !

Elle s'arrêta si brusquement que je n'en pris conscience qu'avec quelques secondes de décalage. Je me tournai vers elle, lui faisant face. Mal à l'aise et me demandant que faire, je me mis à me déplacer d'un pied sur l'autre. N'était-ce pas plus judicieux de la revoir lorsque j'aurais pris une bonne douche et changé de vêtements ? Mais comment

la retrouver quand j'ignorais jusqu'à son nom ?

— Pourquoi ?

Ainsi j'entendis pour la première fois le son de sa douce voix.

— Pourquoi quoi, madame ?

— Ce métier.

Je soulevai négligemment les épaules avant de lui expliquer la raison de mon choix.

— Je suis fils de bûcheron. J'ai grandi parmi eux. J'ai été formé à le devenir. Pourquoi choisir autre chose ?

— L'envie de tenter de nouvelles expériences, de réaliser ce pour quoi vous êtes vraiment fait, me répondit-elle en me fixant étrangement de son regard sombre.

Cette impression était renforcée par sa pâle carnation, la blondeur de sa chevelure savamment nouée dans un chignon lâche. Je réfléchis à ce qu'elle venait de me dire, m'interrogeai sur le sens de ses paroles.

— J'aime être ce que je suis.

— Mais y avez-vous seulement vraiment pensé, à choisir un autre chemin de vie ? insista-t-elle avant de pousser un soupir et de reprendre. Ne tenez pas compte de mes paroles. Si vous êtes satisfait ainsi, tout est pour le mieux.

Je fronçai les sourcils ; cette personne me troublait. Par sa beauté, déjà. Bien qu'habillée en accord avec sa petite condition, dans une robe élimée par l'usure, elle possédait une certaine grâce dans sa démarche, sa posture et son langage. Elle me surprit également en osant aborder un sujet des plus personnels, un discours direct avec un parfait étranger. Car qu'étais-je d'autre à ce moment-là ? Elle fit un nouveau pas, et je compris qu'elle comptait reprendre sa route, s'éloigner de moi. Je ne pouvais la laisser me quitter ainsi. Contre toutes les convenances, je l'interpellai à nouveau.

— Vous n'allez pas me dire votre nom, c'est ça ?

Elle tourna légèrement la tête dans ma direction sans pour autant me regarder.

— Ce serait vain pour vous comme pour moi.

— Vous êtes mariée ! Vous devez l'être, n'est-ce pas ? lâchai-je sourdement en colère contre moi-même et contre celui qui avait eu la chance de la rencontrer avant moi.

C'était déraisonnable comme réaction de ma part, et pourtant je ne pus m'en empêcher. Je ne savais rien d'elle alors, si ce n'est qu'elle m'attirait. Irrésistiblement. Contre toute attente, elle ancrâ son regard au mien avant de murmurer :

— Je vous souhaite de trouver le bonheur, Devon Brogan. Une vie longue et satisfaisante.

Je demeurai muet, ne sachant que répondre. Comment la retenir auprès de moi ? Je venais d'échouer lamentablement dans ma tentative de la séduire. Je continuai de fixer sa fine silhouette jusqu'à ce que, tournant au coin de la rue, elle finisse par disparaître de ma vue.

— Natalia ?

Un murmure. Un appel désespéré. Seul le silence me répondit. Des heures s'étaient probablement écoulées lorsque j'étais revenu à moi dans cette forêt. Adossé à un tronc, la rugosité de l'écorce meurtrissant mon dos nu, je tentais de faire le tri dans ces sentiments qui m'étreignaient, de discerner ce qui était réel de ce qui appartenait à l'imaginaire. Mon esprit me torturait à me faire revivre des événements du passé. Probablement une conséquence de la forte fièvre qui couvrait mon corps d'une pellicule de transpiration. Malgré ma nudité et ce sous-bois glacé, je n'avais pas froid. Non. Un feu me consumait de l'intérieur. Combien de temps me restait-il avant de sombrer dans l'inconscience ? Avant de mourir ?

Une chose était certaine : je me battrais jusqu'au bout. Incapable de me déplacer à cause de ma faiblesse physique et de ma cécité, je luttais contre ce mal qui me rongait peu à peu. Je le sentais croître lentement, s'infiltrant dans la moindre parcelle de mon être. Pourtant, j'avais cru mourir une première fois avant de revenir à moi dans ce sous-bois. Par-delà une souffrance telle que je n'en avais jamais éprouvé par le passé, j'avais senti les battements de mon cœur décroître avant de n'être plus capable de ressentir, de réfléchir. Je levai mon visage, essayant pour la énième fois de percer de mes yeux le noir complet dans lequel j'étais noyé.

— Natalia ?

Ma voix s'éleva, se transforma en vibration qui éclaira une fraction de seconde mon monde. Qu'aurais-je pu dire d'autre si ce n'est le nom de celle que j'aimais tant ? Celle que je devinais être la cause de cette curieuse expérience. En fait, je n'en étais pas certain ; j'avais des difficultés à faire appel à ma mémoire. Mon esprit était altéré, mes souvenirs, inaccessibles à cause de la fièvre qui me faisait délirer. Je l'appelais de toutes mes forces afin qu'elle vienne à mon secours, qu'elle soit la personne dans les bras de laquelle je serais à l'instant où je quitterais ce monde.

« Je ne suis qu'un couard. »

Pourtant, je ne voulais pas mourir ainsi, seul, sans que quiconque ne tente de me retenir à ce monde, me reconforte, me dise que ce qui m'attendait ne serait que paix et bien-être. J'avais tout fait pour être un homme honorable, un homme de bien. C'est un autre souvenir qui vint me hanter, me prouver que je me mentais à moi-même. Un de ceux que je tentais d'effacer de ma mémoire et se rappelant toujours à moi pour ne me causer que souffrance.

2 – Retour à Seattle

Allongé là, nu, en pleine forêt, je revécus, comme si j'y étais, cet instant où mon manque d'attention, de considération avait coûté la vie à mon petit frère. Je le mis en garde, puis hurlai à nouveau sur Peter à l'instant où il tomba dans l'eau. Il avait dû escalader les rochers sur notre droite alors que nous nous trouvions à quelques mètres au large de la petite crique de galets. Il aura voulu se mettre à notre hauteur, pouvoir être aussi proche qu'il le pouvait de nous. La panique me fit nager bien plus vite que je ne l'avais fait jusqu'ici. Parvenu à l'endroit où il était tombé, je le cherchai du regard, souhaitant de toutes mes forces qu'il ait pu remonter à la surface par ses propres moyens. Je ne le vis nulle part. Sans attendre, je plongeai. Encore et encore. La visibilité trouble de l'eau de ce lac entrava ma recherche désespérée de retrouver mon jeune frère de tout juste cinq ans. Retenant ma respiration autant que je le pus jusqu'à avoir les poumons en feu, je brassais frénétiquement devant moi, voulant de tout mon cœur pouvoir attraper la main de Peter.

Brusquement, je saisis quelque chose. Toute mon âme criait pour me dire que ce n'était pas réel, que cela ne s'était pas passé ainsi. En fait, je n'avais jamais pu attraper mon frère, le sauver. Son petit corps s'était échoué sur la plage non loin de là. D'autres l'avaient retrouvé et en avaient informé mes parents, leur permettant de faire leur deuil en lui offrant une sépulture. Moi, je n'avais jamais fait mon deuil. Je ne m'étais jamais pardonné d'avoir failli à mon devoir, d'avoir trahi la confiance de ma mère qui m'avait confié mon frère pour veiller sur lui. Dans mon délire, je ramenaï à moi cette petite main que je venais de trouver, serrais ce corps contre le mien à l'étouffer. Je souhaitais me prouver que je n'avais pas failli, que Peter était bien là, vivant, dans mes bras.

Bien que dans le noir le plus total, je sus instinctivement que ce n'était pas lui que je serrais ici, que ce corps, je le connaissais, qu'il appartenait à un être que j'aimais. Elles étaient si peu nombreuses, ces personnes-là. Une main caressa mon visage, des lèvres glissèrent sur ma joue, mon front. Des mots de réconfort me furent soufflés. Je me raccrochais à toutes ces marques d'amour alors que la fièvre me rendait si faible que je ne pouvais même plus me lever, mon esprit si troublé que j'avais des difficultés à savoir où je me trouvais, si elle était bien là ou si j'hallucinai. Quelle importance ! Les bras de Natalia me serraient tout contre elle. Cette étreinte me renvoya à un autre souvenir. Le passé se mélangea une nouvelle fois au présent et je revis l'instant où cette femme devint celle dont je tomberais amoureux.

Je revins à Seattle quelques mois après notre première rencontre. Une part de moi espérait pouvoir croiser celle qui m'avait séduite dès que je l'avais aperçue. Il m'était arrivé de repenser à elle, surtout lorsque j'étais seul avec mon ennui à la fin d'une longue journée de travail. À également m'interroger sur le peu de paroles qu'elle

m'avait dites ce jour-là. Mes espoirs furent vains : à mon arrivée, je ne pus la retrouver. C'eut été trop beau d'espérer tomber sur elle dans une ville comptant des milliers d'âmes. Tant pis. D'autres projets attendaient d'être réalisés. Je m'y employais chaque jour.

Le soir venu, après m'être décrassé et changé, je m'étais rendu au rez-de-chaussée du Saloon dans lequel nous étions hébergés. J'y avais retrouvé mes trois amis, installés autour d'une table, une chope de bière déjà en main. Un signe à l'une des serveuses et je m'assis sur la chaise libre.

— Alors. Tu en es à ta combien, Douglas ?

Assis face à moi, il émit un rot gras avant de me répondre :

— Ma troisième.

— Franchement, tu me déçois, plaisantai-je en passant une main dans mes cheveux enfin courts.

À la différence des autres hommes, je privilégiais ce genre de coupe comme de ne pas porter de barbe ou de moustache, sauf lorsque je n'avais pas le choix.

— Généralement, sa descente est plus rapide, commenta Allan, à ma droite.

Nous étions tous les quatre des hommes dans la vingtaine. Si Allan et John étaient comme moi des fils de bûcherons, les deux autres s'étaient formés tout seuls depuis quelques années qu'ils travaillaient dans notre équipe. Cela avait été courageux de leur part de choisir un métier aussi périlleux ; les accidents graves, et même mortels, étaient fréquents. Mais il est vrai que sur ce territoire de l'Ouest, on prenait tout ce qu'on pouvait pour pouvoir subvenir à nos besoins comme à ceux de nos familles. Moi, je n'avais pas à envoyer une bonne partie de mes gages à mon épouse et à mes enfants comme c'était le cas de Douglas ou John. Si Allan, célibataire comme moi, gaspillait tout son salaire, moi, je mettais autant d'argent que possible de côté.

— Une autre ! réclama Douglas à la serveuse qui arriva à notre hauteur.

Elle posa la chope que j'avais commandée devant moi. La jeune donzelle, d'une quinzaine d'années, me sourit avant de faire un clin d'œil à Douglas. En voilà une qui n'avait pas froid aux yeux malgré son jeune âge. Il n'était pas très bon d'aguicher ainsi des hommes en manque cruel de compagnie féminine. À moins qu'elle sache exactement ce qu'elle voulait. Comme les autres, je l'observais tandis qu'elle s'éloignait vers le bar en faisant dodeliner outrageusement son postérieur. D'autant plus que sa robe de dentelle rouge ne dissimulait que peu ses formes. Son corset était on ne peut plus pigeonnant et le bas ne se résumait qu'à une seule épaisseur de coton bien fin de la même couleur que le reste.

— Depuis quand tu ne t'es pas vidé les couilles ?

Je grimaçai avant de jeter un regard à Allan à ma droite. C'était tout à fait son style de s'exprimer aussi crûment.

— Et toi ? lui répondis-je du tac au tac.

— Ben moi, j'ai ma Suzy. Autrement dit, va falloir que je patiente encore un moment. Mais toi, tu peux faire ça avec n'importe quelle femme.

— Et si justement je n'ai pas envie de faire ça avec n'importe qui ?

Je buvais une bonne rasade de bière quand Allan m'asséna une grande claque dans le dos. Je me levai d'un coup, ce qui ne m'empêcha pas d'être aspergé. Mes collègues rirent de ma situation tandis que je jetai un regard mauvais à celui qui venait de me faire ça.

— Parfait ! Je venais juste de...

— Pauvre chou !

L'instant suivant, la serveuse s'accroupit devant moi avant de passer son torchon sur mon pantalon pour l'éponger. Or, sa main se dirigea rapidement vers mon entrejambe.

— Nom de... grognai-je avant de m'arrêter pour éviter de blasphémer. Je vais bien, merci.

En disant cela, je me saisis de la main de la jeune brune pour l'écarter de moi. Mes collègues n'avaient pas tort. Cela faisait trop longtemps que je n'avais pris une femme. Un simple effleurement et mon sexe avait réagi immédiatement en tendant le tissu à le faire craquer.

« Non mais c'est pas vrai ! Elle va s'arrêter, oui ! »

Je captai le regard intéressé de la gourgandine qui fixa la réaction de mon corps. Elle leva les yeux vers moi, puis fit un pas pour me souffler à l'oreille :

— Montons dans ta chambre. Je ne te ferais rien payer. Tu me plais.

Je ne sus que lui dire, mais mes collègues s'en donnèrent à cœur joie.

— Allez ! Tu attends notre permission ?!

— Si tu ne la veux p...

Je posai une main sur l'épaule d'Allan pour l'obliger à se rasseoir, et de l'autre m'emparai de la celle de la jeune serveuse pour l'entraîner à ma suite. J'entendis cette dernière prévenir son patron qu'elle s'absentait un moment. Je gravis les marches sans même jeter un coup d'œil à celle que j'invitais à pénétrer dans la chambre que je louais pour quelques nuits.

À peine le battant fermé, je plaquai la femme contre celui-ci.

— Eh bien... en voilà un qui est impatient, sourit-elle alors que je défaisais déjà la ceinture de mon pantalon.

Sans attendre, je baissai le vêtement sur mes jambes. Je n'avais pas le temps de m'attarder sur les préliminaires. Mon érection à elle seule lui montrait mon besoin de la prendre sans tarder. Ce n'était pas la première fois que je faisais ça avec une femme que je venais à peine de rencontrer. Elle me contourna pour se mettre devant le lit qui emplissait à lui seul pratiquement toute la pièce, puis se baissa suffisamment pour attraper le bas de sa robe qu'elle remonta lentement. Apparurent des bas galbant ses jambes puis son entrejambe, nu. Un sourire mutin aux lèvres, elle se tourna, se baissa pour poser ses mains sur le matelas. Elle plaça sa robe de manière à exposer à ma vue ses fesses nacrées et pleines. Elle roula un bassin tentateur. Je m'avançai en retirant comme je le pus mon pantalon, puis l'agrippai par les hanches. L'instant suivant, je

m'enfonçais en elle dans un rôle libérateur. La femme laissa échapper un soupir d'aise. Je ne tins plus vraiment compte d'elle. C'était mal de faire preuve d'aussi peu de considération pour une femme, comme de faire mienne une parfaite étrangère, et pourtant. Je me retirai pour revenir en elle, plus fort. Déséquilibrée, la tête de ma partenaire s'enfonça dans le lit avant qu'elle ne se redresse, se cabrant davantage. Mes doigts rentrèrent dans la chair tendre de ses hanches. Je fermai les yeux et me concentrai sur mon seul plaisir. J'accélérai mes coups de reins, excité par les petits cris de la demoiselle. Je posai une main sur son dos pour l'inciter à baisser le haut de son corps. Elle releva davantage son bassin, accentuant ma pénétration. Je rejetai la tête en arrière en émettant un grognement sourd quand quelque chose attira mon attention. Je la vis. Celle qui avait envahi mes pensées depuis notre rencontre. Elle se tenait là, sur le balcon, devant la fenêtre de ma chambre, sur la gauche.

— Qu'est-ce...

Je m'arrêtai net, idiot qu'elle soit là, qu'elle me surprenne dans cette position. Ma partenaire se redressa tout en s'étonnant de ma réaction. Or, ce n'est pas elle que je regardais. Non. C'était la blonde, son regard qui s'ancra au mien. Son visage demeurait lisse, sans émotion. Elle ne sembla pas s'offusquer d'être le témoin d'une partie de jambes en l'air. Et puis, d'ailleurs, que faisait-elle là, devant ma fenêtre à nous espionner ?

3 – En elle

Une main se posa sur mon fessier. La serveuse s'était redressée et m'incitait à continuer ce que j'étais en train de faire juste avant mon interruption. Ma partenaire n'avait visiblement pas noté la présence de notre voyeuse. J'aurais dû m'arrêter, mais de la savoir là, à nous observer, ne fit qu'augmenter mon désir. Je grognai en enfonçant à nouveau ma verge tendue à l'extrême dans le corps de celle que j'agrippai plus fort. Le regard ancré à la femme immobile sur le balcon, je me mis à culbuter l'autre à un rythme effréné comme si c'était elle que je tenais entre mes mains, comme si c'était elle que je possédais. Tout en ne la lâchant pas du regard, je posai mes genoux sur le matelas, obligeant ma partenaire à se décaler vers l'avant. Je me penchai, me couchant presque sur la brunette. Puis, d'une main glissée sous elle, j'enfonçai mes doigts en elle si chaude et humide. Sa réaction ne se fit pas attendre. Elle émit une longue plainte de délectation. Je continuai à la pénétrer par ma caresse comme de mon sexe, mais à un rythme plus lent. Je marquais mon empreinte en cette femme comme en celle qui était spectatrice privilégiée de cet ébat.

Cette dernière semblait se délecter de la scène, du moins, l'espérai-je. De toute façon, je ne pouvais plus faire machine arrière et quelque chose me disait qu'elle éprouvait également une sorte de plaisir à nous épier ainsi. Je m'octroyais ce moment de plaisir. Tant pis, si je ne pouvais jamais le faire avec celle qui me plaisait, au moins, m'imaginer avec elle pendant que j'en culbutais une autre sous ses yeux était déjà une forme de jouissance en soi dont je me délectais. Je redoublai d'ardeur dans la caresse dont je gratifiais ma partenaire sous moi. Elle se tortillait, ne cessait de pousser des râles extatiques. Ses cuisses se refermèrent sur ma main : elle était sur le point de jouir. Les muscles de son vagin ne cessaient de se compresser autour de ma verge, tentant de me retenir en elle.

— Est-ce ceci que vous voulez ? Cela vous procure-t-il autant de plaisir qu'à moi ?

Ce n'est pas la blonde, mais la brunette qui me répondit par une longue série de « oui », de « encore » et « plus fort ». Je me fis un devoir de la satisfaire sans lui jeter un seul regard. Toute mon attention était orientée sur l'observatrice. J'accélérai mes coups de boutoir. L'instant suivant, la brunette jouit bruyamment. C'était si bon de percevoir le tremblement qui agitait le corps de cette femme sous mes doigts, de lui procurer du plaisir. Pour autant, je me retins de jouir à mon tour. Je contractai ma mâchoire à la briser, me raidis tout en soufflant pour tempérer un minimum mon ardeur. Tout mon corps se contractait, réclamait d'être satisfait. Je tentais de garder les yeux ouverts pour continuer à la fixer, elle.

— Attends, intervint la serveuse.

D'une pression de main, elle me poussa légèrement en arrière. Je me retirai d'elle lorsque je compris son intention. Mon regard se concentra enfin sur elle. La jeune femme roula sur elle-même puis, d'un coup de langue qui m'électrisa, elle vint laper l'extrémité de mon membre dressé. Je faillis perdre tous mes moyens lorsque sa

bouche si chaude et humide engloba ma verge. Elle commença son va-et-vient. Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'elle était très douée. Elle ne cessait d'appliquer un mouvement de succion, d'aspiration, de caresser de ses lèvres ma hampe sur toute la longueur. Je crus même qu'elle fredonnait une chanson, ma verge dans sa bouche, qui me fit grogner de plaisir. D'une main sur sa tête, je m'enfonçai davantage en elle. Encore et encore. C'était tellement bon. Si libérateur ! Je ne réussis plus à me contenir. Je voulais jouir en elle, dans sa bouche et c'est ce que je fis en longs jets chauds que ma partenaire avala avec gourmandise. Le souffle court, les jambes tremblantes, je me maintenaient debout d'une pression sur les épaules de la belle.

— Viens t'allonger.

J'ouvris les yeux pour les ancrer sur ceux, bleus et levés dans ma direction de la jeune fille. Elle me fit un sourire et je réalisai après un moment qu'elle ne faisait que répondre à celui que je venais de lui faire. Je n'en avais même pas pris conscience. En relevant brusquement la tête, je réalisai que dans ma jouissance, j'avais totalement oublié la présence de notre voyeuse. Elle avait disparu. Comment devais-je réagir intérieurement ? Je poussai un profond soupir avant de m'asseoir au côté de ma partenaire dans un geste de parfait mimétisme. Elle me fixait.

— Merci, lui dis-je tout simplement.

— Mais de rien. J'avais deviné que tu allais me procurer beaucoup de plaisir. Il était normal que je te fasse une gâterie.

Elle se leva, lissa sa robe. Je suivis ses gestes et mon désir revint quand je vis à nouveau qu'elle ne portait pas de dessous. La jeune femme se pencha pour apposer un baiser sur ma joue et, sur un air enjôleur, me dit :

— Désolé, mon beau. Mon patron ne sera pas content si je ne me remets pas au travail. En revanche, si tu veux, je pourrai te rejoindre en fin de service.

— Je pense que je dormirai à ce moment-là.

Elle se redressa, souleva les épaules d'un air négligeant avant de se diriger vers la porte tout en disant :

— Eh bien, si tu ne mets pas le verrou, j'aurai ma réponse.

Après un dernier regard, elle quitta la pièce. Je me laissai tomber en arrière sur le matelas. Mes collègues avaient raison. J'avais eu grand besoin de ce moment. Je me sentais beaucoup mieux. Physiquement épuisé après tous ces mois de travail éreintants, le trajet jusqu'ici, mais reposé d'avoir pu satisfaire mon manque de sexe. Sans le vouloir, j'ouvris les yeux pour observer la fenêtre que je voyais d'une position inversée. Personne ne s'y trouvait. Avais-je fantasmé la présence de celle qui hantait mes nuits ? Non. Elle avait été là, à m'observer en train d'avoir une relation charnelle avec la serveuse. Je soupirai et hésitai à rejoindre mes collègues en bas. Je finis par rester dans ma chambre. Après une toilette rapide, je m'allongeai pour de bon, heureux de simplement pouvoir dormir dans un vrai lit. Le sommeil me happa, l'épuisement ayant eu raison de mes dernières forces.

Mon souffle s'accéléra. Je m'agitais sans pouvoir totalement revenir à moi. C'est le toucher de mains sur mes cuisses qui me fit brutalement réagir. J'ouvris les yeux et me saisis des bras de la personne qui me dominait. Me revint en mémoire ce que j'avais fait de ma soirée avant de trouver le sommeil, l'invite de la serveuse. Avais-je oublié de fermer le verrou ? Je ne sais pas ce qui me fit deviner l'identité de l'intruse ; sa silhouette, son odeur peut-être. Je desserrai ma prise de peur de lui faire mal et me redressai un peu.

— Tout va bien.

Ma main qui tenait l'avant-bras de la femme suivit son mouvement. La sienne se posa sur mon visage, si petite et chaude, et commença à me caresser la joue en me chuchotant à nouveau que tout allait bien. Ma vue s'étant adaptée à la pénombre, je réalisai qu'elle était nue. Je ne m'en étais pas aperçu plus tôt, car le drap qui me couvrait encore représentait la seule barrière entre nous. Je ne fis plus aucun mouvement, me demandai si elle était bien là, si proche, si offerte. Sa main posée sur moi glissa de mon visage à mon cou. D'une pression, elle m'invita à m'asseoir, à me rapprocher d'elle. Étrangement, je n'osais pas la toucher. Pourtant, nous avions partagé une forme d'intimité au cours de la soirée. De sa main libre, elle se saisit de l'une des miennes pour la porter jusqu'à la chute de ses reins. Si je ne pouvais pas lire sur son visage ses intentions, son geste, lui, ne faisait aucun doute. Elle voulait être touchée, cajolée. Mon seul souhait était de lui donner ce qu'elle voulait. Cette femme m'attirait comme aucune autre avant elle autant qu'elle m'intimidait. Du bout des doigts, je commençai à caresser sa peau nue qui frissonna à mon contact. Je m'assis et elle se suréleva pour pouvoir retirer le drap. Elle ancrâ ses genoux plus en avant sur le matelas, s'accola à moi. Je frissonnai à mon tour lorsque ses seins fermes se plaquèrent sur mon torse. Ma main droite sur son dos, l'autre vint caresser son bras, son épaule, son cou, frôlant au passage ses cheveux soyeux.

— J'ai besoin de connaître votre nom.

— Besoin ? me demanda-t-elle avec ce léger accent exotique que je lui connaissais.

Je fis courir mes doigts sur ses fines lèvres. J'avais raison. Elle souriait. J'entendis autant que je sentis sous mes doigts la révélation de son prénom.

— Mon nom est Natalia.

— Natalia, répétai-je à voix haute.

Elle vint récolter mes mots de sa bouche sur la mienne. Après cela, je fus incapable de réfléchir, seulement la sentir, l'aimer. Je la serrai dans mes bras, approfondissant ce baiser qui me faisait perdre tout contact avec la réalité. J'éprouvais un tel désir pour elle que je me moquais bien de tout le reste. Je ne pouvais concevoir que ce moment de partage prenne fin ; je n'y survivrais pas. Mon visage se baissa vers sa poitrine offerte, mes lèvres emprisonnèrent l'un de ses mamelons durcis par le désir. Je le suçai, lui arrachant un cri de plaisir, puis traçai un sillon de volupté de ma bouche sur sa poitrine, son cou, en ramenant l'un de ses pieds sur mon fessier. Je la voulais au plus près de moi. Elle ne cessait d'onduler, me mettant au supplice. Il me fallait la posséder. Mon sexe dressé frottait contre son bas-ventre, m'électrisant totalement.

Nous nous embrassions passionnément, ma langue dansant avec la sienne, aspirant entre les miennes ses lèvres humides.

Je suivis son mouvement lorsqu'elle se redressa. Elle s'assit sur mes cuisses, je la serrai dans mes bras, mes mains s'accrochant à son dos. Mon sexe était tellement dur que c'en était douloureux. J'avais un accès privilégié à ses seins qui pointèrent jusque sous mon nez lorsque la sublime femme bascula la tête en arrière, se retenant d'une prise sur mon cou. Elle était tellement belle, s'offrant ainsi sans retenue à moi, à notre plaisir. Sa respiration était aussi haletante que la mienne. Elle tremblait, ne cessait de pousser des gémissements mélangés à des cris de volupté qui ne faisaient qu'accroître mon propre désir. Ses boucles soyeuses d'un doré lumineux ne cessaient de frôler mes bras qui la retenaient tout contre moi. Sa peau était si douce, son corps si parfait ! Éclairée par le léger halo de la lune, je ne cessais de la contempler tout en la dévorant de ma bouche. Il me fallait la goûter. Avec douceur, je la fis basculer pour qu'elle s'allonge sur le lit. Elle écarta les jambes, offerte à mon bon vouloir comme au sien. Je m'agenouillai entre ses cuisses et me penchai pour pouvoir accéder à son intimité.

— Oh oui ! souffla-t-elle lorsque j'aspirai entre mes lèvres sa vulve.

De la langue, je lui titillai son bourgeon, lui déclenchant des spasmes de plaisir. Elle ne cessait de me caresser, ses mains courant sur son corps comme j'avais envie de le faire sur le sien. Les yeux levés, je l'observais éprouver toute la gamme d'émotions que son corps, sa voix, sa respiration exprimaient. Je me délectais de son nectar dont quelques gouttes s'attardaient sur ses boucles dorées dissimulant l'entrée de son antre.

— Devon !

Une vive émotion s'empara de moi lorsqu'elle soupira mon nom ainsi. Une supplique. La preuve de l'attachement qui naissait entre nous. Sans que je comprenne comment, je me retrouvais sous elle. Elle s'installa à califourchon sur moi, sa main venant s'enrouler autour de ma verge dressée qu'elle guida vers son sexe. L'instant suivant, elle me fit entrer en elle, lentement. D'une main, j'écartai sa masse de cheveux pour emprisonner sa nuque, me raccrocher à elle qui se redressa et coulissa à nouveau sur moi. Elle entama un mouvement d'ondulation du bassin, me faisant sienne. Le visage levé vers elle, les yeux mi-clos, je me laissais emporter par le plaisir. Mes mains agrippèrent ses hanches lorsqu'elle accéléra le rythme de notre danse. Ses seins ne cessaient de se trémousser, m'invitant à les caresser, avant qu'elle ne se baisse vers moi et que nous nous embrassions jusqu'à en perdre haleine. Mes reins étaient en feu. Je ne faisais que me mordre les lèvres, tentant de me retenir le plus longtemps possible avant de me laisser aller à me déverser en elle. Nous étions bercés par les coups répétés de la tête de lit frappant contre le mur, les claquements de ses fesses sur mes cuisses, nos soupirs de jouissance à tous deux. Mon cœur manqua un battement lorsqu'elle se mit à rouler du bassin, donnant un nouvel angle à mon sexe en elle. Je grognai, ancrant mes pieds sur le lit et la martelai de bas en haut jusqu'à ce que l'extase de notre union nous délivre.

4 – Avec elle

Ainsi commencèrent notre relation amoureuse et mon bonheur. Durant plus d'une année, dès que cela m'était possible, je la rejoignais à Seattle et passais tout mon temps auprès d'elle. Natalia était employée dans un hôtel luxueux là-bas. Elle y possédait une chambre dans laquelle je passais mes trop courts séjours à l'aimer. La jeune femme trouvait toujours un moyen pour se libérer de toute obligation lorsque j'arrivais. De ce fait, nous passions tout notre temps ensemble, souvent à nous promener, mais surtout dans cette chambre qui accueillait nos ébats. Natalia devint ma seule source de plaisir, de bonheur. Mes sentiments pour elle devinrent plus forts à chacune de nos retrouvailles jusqu'à ce que je prenne la décision de l'épouser. Je possédais un pécule suffisant pour nous établir sur mes terres, construire la maison qui deviendrait la nôtre. J'aurais préféré travailler et épargner encore quelques années supplémentaires, mais rien que l'idée de m'éloigner d'elle m'était chaque fois devenu plus intolérable. Je me découvrais en éternel romantique : une première ! Il m'arrivait de me montrer distrait dans mon travail. Or, je ne pouvais l'être sans mettre en péril ma pauvre vie et celle de mes camarades. Ainsi, lorsque je revins à Seattle au printemps, que nous eûmes satisfait notre envie l'un de l'autre, je décidai de prendre notre destin en main. Natalia était allongée à demi sur moi, sa tête reposant sur mon torse. Son souffle chaud caressait ma peau tandis que sa main ne cessait de monter et de descendre le long de mon flanc.

— Natalia ?

— Hum...

— J'ai bien réfléchi.

Elle se redressa pour mieux me fixer de ses prunelles d'un noir aussi sombre que sa chevelure était lumineuse. Je m'adossai contre le mur et pris une inspiration avant de me lancer dans le discours que je n'avais eu de cesse de tourner et retourner dans ma tête depuis des semaines. Elle ne m'en laissa pas le temps, sa main se posant sur mes lèvres.

— Non, Devon.

Je soulevai les sourcils d'étonnement avant d'attraper le bout de ses doigts sur lequel j'apposai un baiser. Il me fallait lui confier tout ce que j'avais sur le cœur, lui demander de passer le reste de mon existence à mes côtés, là où était sa place, à jamais.

— Natalia, je vous aime. Je ne vous l'ai jamais dit de vive voix, mais soyez certaine que vous êtes devenue ma seule source de bonheur. Vous me feriez un grand honneur en acceptant de devenir mon épouse.

« *Voilà. Je l'avais dit.* »

Son manque de réaction me surprit, me blessa. Elle continua de me fixer sans

vraiment me voir. Une longue et difficile minute d'attente avant qu'elle rejette le drap qui couvrait notre nudité et qu'elle se lève. Elle s'avança jusqu'à la commode placée contre le mur faisant face au pied du lit. Posa les mains sur le rebord du meuble. J'observais son visage penché à travers le miroir suspendu au mur devant elle. Elle conserva le silence, ne bougea plus. Ce n'était pas la première fois qu'elle adoptait un immobilisme non naturel. Je me mis debout et pris place derrière elle, sans la toucher, sans tenter de la convaincre d'une quelconque manière. Il aurait été tentant de la forcer à ne pas me rejeter, à accepter mon offre de mariage. Mais malgré mon désir qu'elle devienne mienne, j'avais besoin de savoir si mes sentiments à son égard étaient partagés. Je ne souhaitais pas épouser une femme qui ne m'aimait pas.

Nous restâmes ainsi un long moment. Je n'aimais vraiment pas ce qui était en train de se passer. N'avoir aucune maîtrise de la situation, surtout quand cela engage votre vie entière, me retrouver en position de faiblesse, quémandant l'amour de la personne que j'aimais le plus au monde. Je finis par me détourner d'elle, n'acceptant pas de la voir si hésitante. J'avais pensé qu'elle éprouvait des sentiments d'amour pour moi. Je m'étais imaginé cette scène comme un moment de joie pour nous deux, et non ce vide. Je serrai les poings, la souffrance mêlée à la colère emplissant mon être. Je ressentis son refus – et c'était plus fort que moi – comme une sorte de trahison. Pourtant, elle avait été très claire sur ses intentions. Juste des moments de plaisir. Aucune promesse. Aucun engagement, m'avait-elle dit. Natalia était veuve. Sa vie se résumait à son emploi dans cet hôtel qui l'avait recueillie, comme elle me l'avait expliqué. Elle demeurait un mystère pour moi, ne se confiant que très peu concernant sa vie. En revanche, je pensais avoir deviné quelle sorte de personne elle était. Un être possédant une bonté naturelle, quoique méfiante, voire distante avec les autres. Elle était une amante passionnelle. Dans l'intimité, elle s'était révélée aussi généreuse que demandeuse de caresses, de tendresse.

« Me suis-je trompé ? Ne veut-elle qu'un amant de passage ? Il faut croire que c'est le cas. »

J'attendais bien plus d'elle. Et je découvrais que Natalia ne pouvait visiblement pas m'offrir ce que j'espérais de notre union. L'âme en peine, je commençais à m'éloigner d'elle lorsque ses mots me retinrent :

— Je vous aime, Devon.

Je m'arrêtai sans pour autant me retourner vers elle. Mon corps était tendu à l'extrême, mon cœur battant à grands coups dans ma poitrine. C'est elle qui s'approcha de moi. Elle qui, nue, s'accola contre mon dos, sa main venant caresser mon épaule, mon bras droit avant que ses doigts ne se mêlent aux miens.

— C'est mon amour qui me pousse à me refuser à vous, reprit-elle, son souffle chaud caressant mon omoplate.

— Je ne comprends pas, murmurai-je sourdement.

— Je ne peux et je ne pourrai jamais vous offrir ce que vous souhaitez.

Cette fois-ci, je me retournai pour lui faire face. D'une main sous son menton, je l'obligeai à lever son visage vers le mien. Puis je la fixai pour tenter de lire dans son regard ce qu'elle voulait dire. Comme toujours, ses prunelles ne m'en apprirent pas

davantage. Qu'il était frustrant de ne pas arriver à lire en elle.

— Des enfants, reprit-elle d'une voix ténue. Je ne pourrai jamais donner la vie, Devon.

Un choc. On m'aurait frappé en plein ventre que le résultat aurait été le même. Ma respiration se coupa, ma main qui la tenait retomba mollement le long de mon corps.

« *Pas d'enfant ? Natalia, stérile ?* »

Je n'arrivais pas à le croire. Cette nouvelle m'ébranla une nouvelle fois, me fit douter. Mes projets de vie. Cette famille que j'avais imaginé, ces enfants. Mes enfants.

— Je ne suis pas celle qu'il vous faut.

Je perçus tant de tristesse et de résignation dans cette affirmation de Natalia ! C'est mon cœur qui prit la décision. Celle d'aller vers elle, de la prendre dans mes bras pour lui souffler :

— Je vous mentirais si je vous disais que je n'éprouve aucune déception de n'avoir pas un jour un enfant de vous. Mais vous avez tort. Vous êtes celle que j'attendais, dont je suis tombé irrémédiablement amoureux.

Ses mains vinrent enserrer mes bras, s'y raccrocher avant de lever son visage vers le mien.

— Devon, vous ne me connaissez pas.

— Je sais de vous tout ce que j'ai besoin de savoir, l'interrompis-je. Il est trop tard. Je ne peux concevoir ma vie sans vous.

Ainsi je liais mon existence à celle de cette femme. Seulement quelques heures après qu'elle m'eût accepté comme époux, nous nous retrouvâmes devant un prêtre officiant dans l'une des nombreuses petites églises parsemant Seattle. Cet homme fut le seul témoin de notre union en ce mois de printemps ensoleillé.

Ce moment marqua le premier jour de quatre années de bonheur conjugal. Nous finîmes par quitter nos emplois respectifs, par laisser derrière nous Seattle pour nous rendre sur nos terres, plus au sud. Au cœur d'une nature luxuriante et proche d'une communauté en pleine expansion, je construisis de mes mains cette maison dont j'avais tant rêvé. Elle accueillit notre couple, notre quotidien plus ou moins heureux. Étant éduquée et ne sachant rester inactive, elle avait été engagée quelques mois après notre installation pour être la nouvelle institutrice au village tout proche. Ainsi, chaque jour, elle s'y rendait en carriole pour revenir en fin de journée. Pour ma part, je gérais la ferme. Cela n'était pas de tout repos et réclamait beaucoup de travail pour obtenir chaque année une récolte suffisante qui assurerait notre avenir. Après tout ce temps, mon amour pour mon épouse n'avait pas faibli, bien au contraire. Je retrouvais celle qui faisait battre mon cœur lorsque nous partagions un moment d'intimité. Ces moments, jouissifs, étaient d'une rare intensité et ponctuaient un quotidien monotone et harassant.

Pourtant, je ne sais si la raison était de nous être éloignés de la ville, le temps qui passe, mais je sentais que Natalia s'éloignait peu à peu de moi. Chaque jour, je m'épuisais à la tâche pour réaliser mes rêves, pour nous offrir un cadre agréable. Mais les années s'écoulant, l'absence d'enfants rendait ces efforts vides de sens. Lorsque nous nous rendions en ville ou chez nos voisins, je ne pouvais qu'envier mes amis entourés de leur progéniture. Je n'étais pas le seul. Voir Natalia les observer ainsi me faisait souffrir davantage. Elle n'évoquait jamais ce sujet, son mal-être. C'est ce silence qui finalement creusa un fossé entre nous deux.

De retour de l'une de ces soirées, je laissai éclater mon désarroi. Il me fallait réagir, la brusquer si je ne voulais pas la perdre. Une fois dans le salon, elle alla prendre place sur l'un des deux fauteuils devant la cheminée éteinte. Elle resta immobile, statue figée comme le marbre froid.

— Il faut qu'on en parle, commençai-je avant de reprendre devant son manque de réaction. Natalia. Ne pas avoir d'enfants ne signifie pas que nous devons nous priver d'être heureux. Je t'aime et...

— Ce n'est pas suffisant.

Je demeurai interdit, n'osant comprendre ce qu'elle venait de me dire d'une voix éteinte.

— Comment ? lui demandai-je, pas totalement remis.

— C'est de ta faute, me lança-t-elle en se redressant brusquement.

Rares étaient les fois où mon épouse s'emportait. Lorsque cela arrivait, je découvrais une autre facette de sa personnalité, une facette qu'elle semblait dominer le reste du temps : sauvage, dangereuse. C'est étrange de dire qu'un homme puisse avoir peur de sa femme, et pourtant je reculai d'un pas, inquiet. Elle s'avança dans ma direction, en pointant un doigt accusateur sur moi.

— Tout est de ta faute, Devon Brogan. Comment ai-je pu imaginer que les choses iraient d'elles-mêmes ? Jamais je n'aurais dû céder aux sentiments que tu as fait naître en moi, croire qu'un bonheur comme le vôtre, à vous pauvres mortels, puisse m'être accordé. Que cela suffise à me faire oublier celle que je suis.

Que dire face à cette série d'accusations, quand je ne comprenais tout simplement pas ce dont elle parlait. Elle se détourna et posa ses mains écartées sur la poutre enjolivant la cheminée. Me parvinrent des confidences qu'elle n'avait jamais exprimées jusque-là, des révélations qui changèrent à jamais la vision que j'avais de la personne avec laquelle je m'étais uni pour la vie. Elle continua de parler durant un bon moment, un discours tout d'abord confus, puis de plus en plus clair. Je réalisai qu'en plus d'être infertile, ma femme n'en était pas vraiment une. Qu'elle était une sorte de créature, peut-être même démoniaque, censée en combattre d'autres, et ce, depuis plus de trois cents ans. Dans un débit rapide, elle me confia ce qu'avait été son existence avant notre rencontre, les événements auxquels elle avait participé, de type irréel, évoquant des créatures qui n'existent que dans nos cauchemars. Elle parla également de ces guerres anciennes sur le vieux continent, des guerres qu'elle avait vécues. Puis sa venue en Amérique quand elle avait fait partie des premiers colons ayant tenté l'aventure sur ces terres. Je l'avais écoutée, incapable de l'interrompre. Incapable de la

croire. Avec ce sentiment que je ne l'avais jamais vraiment connue. Son discours ne pouvait refléter la vérité. La femme qui se tenait devant moi, que j'avais maintes fois serrée dans mes bras, faite mienne, ne pouvait être cette créature qu'elle se disait être.

5 – Pour elle

Elle se retourna et ancrâ son regard d'un noir sans fond dans le mien. Un silence pesant, étouffant s'installa dans notre petite maison. Je la regardais, incapable de faire autre chose.

— Je suis sincèrement désolée, Devon, reprit-elle de cette voix douce qui la caractérisait habituellement. Désolé de t'imposer tout cela. J'ai essayé. Crois-moi. De toutes mes forces, j'ai tenté d'oublier ma vie avant notre rencontre, essayé de rejeter celle que je suis vraiment, pour nous, pour toi. Mais nous ne pouvons ignorer qui nous sommes.

Elle abolit la distance qui nous séparait puis tendit une main entre nous. J'eus un mouvement de recul qui suspendit son geste, qui me surprit autant qu'elle. Elle poussa un profond soupir de tristesse avant de murmurer :

— Il n'est pas trop tard pour toi, Devon. Tu es encore jeune. Tu pourras refaire ta vie sans moi. Trouve une épouse qui te donnera des enfants, une femme qui saura t'ai...

Je ne la laissai pas finir. L'instant suivant, je l'embrassai pour qu'elle se taise, pour lui prouver la force de mes sentiments. Je la serrai dans mes bras à l'en briser, pour la retenir, l'empêcher de me dire de vivre sans elle, de me quitter. C'est ce que signifiait son discours, après tout. Elle renonçait à notre vie, à nous. Cela m'était inconcevable. Je me battrais, quoiqu'il m'en coûte, je ferais en sorte que notre amour ne se termine pas ainsi. J'étais prêt à accepter qu'elle soit ce qu'elle venait de m'annoncer. Je l'aimais pour ce qu'elle était même si cela n'était pas naturel. J'avais déjà fait le choix de renoncer à avoir des enfants pour que notre union survive.

Elle s'accrocha avec force à mes épaules, mettant autant de passion que moi dans notre baiser échangé. Je retrouvais cette femme dont j'étais tombé amoureux, si vivante, si désireuse de s'offrir à moi, au plaisir que nous saurions nous procurer. Dans notre précipitation de nous unir, nos vêtements furent jetés sur le sol aux quatre coins de la pièce. Dès qu'elle se retrouva nue devant moi, je la soulevai dans mes bras. Elle enroula ses jambes autour de mes hanches. L'instant suivant, je la plaquai contre un mur. Un cadre se décrocha du mur, tomba à terre. Qu'importait ! Nos gestes n'avaient rien de tendre ni de délicat. Ils étaient impatients, sauvages. Je la pénétrai brutalement, la faisant crier de surprise autant que de plaisir. Je la martelai, plongeant plus loin en elle, enchaînant mes coups de reins comme si cela devait être la dernière chose que je devais faire en ce monde : la posséder. Elle émit un nouveau gémissement lorsque ma bouche captura l'un de ses seins.

— Tu es mienne, Natalia Brogan. Mienne. Je t'interdis de me quitter. M'entends-tu ?

— Oui, haleta-t-elle, la tête rejetée en arrière.

Je continuai d’user du droit que j’avais sur mon épouse, et elle de se donner à moi, que ce soit au travers de mots qui s’échappèrent d’entre ses lèvres qu’en s’ouvrant à moi, ses cuisses écartées devant mes assauts. Nous finîmes sur le plancher, moi sur elle. Je maintenais ses bras au-dessus de sa tête, mes mains serrant ses poignets autant pour la maintenir dans cette position de soumission que pour me raccrocher à elle alors que l’orgasme montait en moi. Je lui faisais payer ces mots qu’elle venait de m’envoyer au visage, ses confidences qui m’avaient ébranlé, sa décision de me quitter. Je lui faisais payer en l’aimant follement, désespérément. J’imprimais ma marque sur elle, en elle. Encore quelques coups de boutoir, violents, incontrôlables et je finis par jouir dans un rôle libérateur mêlé d’un sanglot.

Les semaines qui suivirent furent belles. Nous retrouvâmes cette passion que nous avions connue au début de notre relation. Dès que cela nous était permis, nous nous aimions à ne plus pouvoir nous arrêter. Conserver le lien qui existait entre mon épouse et moi était tout ce qui m’importait. Elle se confia également à moi sur ce qu’elle était, une créature veillant à maintenir l’équilibre entre les forces, à combattre d’autres surnaturels lorsque le besoin se faisait sentir. J’avais des difficultés à ne serait-ce que comprendre de quoi elle parlait, et à l’accepter. Je l’écoutais, gardant le silence dans ces moments-là. Comme lors de cette soirée. Le repas terminé, nous nous installâmes, comme à notre habitude, sur nos fauteuils respectifs au coin du feu. C’est à cet instant que mon épouse m’expliqua comment elle était devenue cet être immortel qu’elle se disait être.

— Il s’appelait Maximilian. Il était le meilleur ami de mon père. Je l’ai toujours connu. Il m’a vue grandir, commença-t-elle, une note de nostalgie emplie de douceur autant que de tristesse dans la voix. Lorsqu’une épidémie éclata dans notre pays, la Prusse actuelle, nous fûmes les cités pour nous rendre chez lui. Il possédait un manoir dans cette région reculée. Nous nous pensions à l’abri. Cela ne fut malheureusement pas suffisant.

Elle marqua un temps d’arrêt, visiblement prise par l’émotion. Je n’intervins pas, continuant de fixer les flammes devant nous.

— La fièvre finit par emporter, un à un, chaque membre de ma famille jusqu’à ce qu’il ne reste plus que moi. Je venais de perdre mes parents, mes frères et sœurs, et pourtant, je m’accrochais à la vie de toutes mes forces. C’est à ce moment que Maximilian me proposa d’échanger nos conditions, à cet instant que ma vie bascula lorsque j’acceptai sa proposition sur mon lit de mort.

— Que devint Maximilian ? lui demandai-je alors qu’elle n’était pas allée au bout de son récit.

— Il est redevenu mortel, Devon. Nous avons échangé nos natures. Il mourut dans mes bras, emporté par cette fièvre qui aurait dû me tuer à sa place. Juste avant de s’éteindre, il me remercia de l’avoir enfin libéré. Il avait cherché depuis très longtemps la personne qui considérerait comme digne de devenir son successeur. Même après

tout ce temps, je doute encore qu'il ait fait le bon choix.

Le regard de mon épouse se perdit dans le vague. Elle se rappelait l'événement le plus tragique qu'elle avait eu à endurer de toute sa vie. En apprendre davantage sur elle, qu'elle me révèle ainsi tout un pan de son existence, ne me faisait que l'aimer davantage. Elle reprit son discours d'une voix ténue.

— Il aurait dû choisir une personne bien plus forte et compétente que la pauvre fille que j'étais alors. Il aurait dû trouver quelqu'un en bonne santé, et non une femme atteinte d'une maladie incurable comme je l'étais. Il lui aurait été permis de vivre une belle vie, de pouvoir trouver le bonheur, de fonder une famille. Il aurait eu ma jeunesse, de longues années devant lui au lieu de quelques heures de souffrance à endurer...

Sur ces dernières confidences, elle m'invita à me lever pour rejoindre notre chambre, sans doute pour oublier dans mes bras ce passé qu'elle venait de faire ressurgir.

L'automne s'annonça. La douceur de l'été fit place, peu à peu, à un climat plus frais. Pour autant, nous avions encore de beaux jours devant nous. J'en profitais pour me lever tôt et m'occuper de l'élevage du nouvel étalon que je venais d'acquérir dans le corral avant de nous conduire en ville pour la messe et le repas dominical. C'est un hurlement qui me glaça le sang et me fit courir vers la maison. La voix s'éleva à nouveau. C'était bien celle de Natalia aux prises avec un terrible danger. Arrivant sur le côté de la bâtisse en bois, je scrutai au travers des quelques fenêtres placées là pour voir ce qui se passait à l'intérieur. Je contournai la maison, arrivai en courant sur les premières marches du perron lorsque mon instinct me poussa à me jeter à terre, sur la gauche. Une masse sombre et gigantesque sortit par l'encadrement de la porte dans un saut prodigieux. Il retomba à l'endroit où je me tenais un instant plus tôt. Je me redressai et pestai devant mes mains vides. J'avais réagi à l'appel à l'aide de mon épouse en accourant aussi vite que je le pouvais sans prendre le temps de me saisir du fusil que j'emportais partout avec moi.

Je me relevai et fit face à un loup. Non. Cette bête à la taille impressionnante ne pouvait être un simple loup. Alors quoi ? Je n'eus le temps de m'interroger plus avant, l'animal bondit sur moi. Je pliai les genoux juste à temps pour le recevoir. Son poids me déstabilisa, me faisant tomber en arrière. Je me saisis des pattes avant de l'animal pour le maîtriser et éviter, dans le même mouvement, sa gueule qui claqua à quelques centimètres de mon visage. Je tentais de le rejeter en nous faisant basculer de droite à gauche lorsqu'un nouveau hurlement m'enserra le cœur de frayeur. Cela me fournit la force nécessaire de repousser l'animal en criant. Je le relâchai d'une main dont je me servis pour lui envoyer un uppercut en pleine face qui fit son effet. Le loup fut sonné suffisamment longtemps pour me permettre de me relever. Je hurlai lorsque les crocs s'enfoncèrent dans mon mollet gauche. Je percutai en avant les quelques marches du perron que je venais juste de gravir. L'instant suivant, je balançai frénétiquement mon pied libre sur l'animal pour le faire lâcher prise. Tant pis pour la douleur. Il me fallait

avant tout rejoindre mon épouse, la protéger. À force de coups, la bête finit par me libérer. Je retombai en arrière, les arêtes des marches s'enfonçant dans mon dos. À bout de souffle, effrayé, je me redressai en traînant ma jambe blessée et pénétrai à l'intérieur. Juste à temps. Le loup percuta la porte que je refermai sur lui.

— Natalia ? hurlai-je afin de la repérer.

La maison ne possédait pas d'étages et comportait six pièces.

— Ici !

Ce ne fut qu'un faible râle vers lequel je me dirigeai immédiatement. La cuisine, sur la gauche. C'est un autre bruit, un grognement qui m'avertit du danger. Un autre loup se trouvait là, courant dans le couloir qui me séparait encore de la pièce qu'il me fallait atteindre. J'attrapai la première chose qui me tomba sous la main : la soupière en porcelaine posée sur la commode le long du mur à ma gauche, mon premier cadeau de mariage à mon épouse. C'était peu, mais je n'hésitai pas à la fracasser sur le crâne de la bête. Las, elle ne s'arrêta pas pour autant. Comme son comparse, elle me sauta dessus, et j'allais m'écraser sur le plancher. J'eus juste le temps de lever un bras pour éviter que le loup ne me saisisse à la gorge. Les crocs de l'animal se plantèrent dans mon avant-bras droit, me faisant hurler de douleur. Le loup grogna tout en balançant la tête de gauche à droite en maintenant sa prise. Ma peau se déchira sous le mouvement. De ma main libre, je cherchai frénétiquement quelque chose pour me défendre. Mes doigts se refermèrent sur mon morceau de porcelaine, débris du plat. Je plantai cet éclat dans l'œil du loup qui se mit à gémir de douleur. Il relâcha immédiatement sa prise sur moi et recula. Je le voyais secouer la tête pour endiguer la souffrance avec l'espoir de retirer l'éclat de porcelaine encore planté dans sa face ensanglantée. J'attrapai le balai à ma portée et le fracassai une première fois sur le dos de l'animal. Le coup brisa net le manche. Le loup grogna, menaçant, se ramassant sur lui-même. Son unique œil encore valide alla de moi à quelque chose se trouvant derrière moi. Je ne le lâchai pas du regard pour autant. Brusquement, il détala. Je fixais encore l'espace vide, me demandant pourquoi il avait abandonné ainsi le combat lorsque me parvint son appel. Un appel gémissant.

— Devon !

Je me retournai, puis me redressai en faisant l'erreur de m'appuyer sur mon bras blessé. Je rampais plus que je ne marchais, manquant de tomber à terre. Du sang. Partout. Il n'y avait pas un meuble de la cuisine, pas un espace du plancher qui n'avait été éclaboussé du sang de celle que j'aimais. Elle qui gisait là, plus morte que vive. Je tombai à genoux et me penchai vers elle, ne sachant où la toucher tant son corps avait été meurtri. Elle se vidait de son sang, là, sous mes yeux ahuris.

6 – Le sacrifice

« Elle se meurt et moi je reste là à la regarder. »

Je n'arrivais plus à respirer et quelque chose de chaud glissait sur mes joues. Pourtant, je n'avais pas été blessé à cet endroit.

Des larmes...

Je pris conscience que je pleurais, pour la première fois depuis le décès de mon frère. Je m'étais promis de ne plus le faire et pourtant. Les larmes tombaient sur le sol, sur elle. Ma douleur s'imprimait sur l'être que j'aimais le plus en ce monde. Elle ne bougeait plus, son corps abîmé, déchiqueté par la bête. J'étais arrivé trop tard.

Trop tard.

Mes yeux se fermèrent d'eux-mêmes pour ne plus la voir agoniser ainsi, refusant l'évidence : on venait de me l'arracher. Je ne pouvais réfléchir sur le après, sur son absence en sachant instinctivement que cela me tuerait. Oui, j'en mourrais.

— Devon...

Cet appel fut un électrochoc. Il me fit brusquement réagir. Mon corps se remit en action, mes yeux à s'ouvrir pour la regarder : elle avait déjà son regard dans le mien. Elle était vivante. Je n'arrivais pas à le croire. Comment était-ce possible ? Je m'activai, frénétiquement. Mes mains vinrent enserrer sa blessure la plus importante, au niveau de sa clavicule droite qui laissait échapper le flot de sang dans lequel elle baignait. Elle, mon épouse.

— Ça va aller. Je vais prendre soin de toi. Tu vivras.

Entre mes doigts s'écoulait la vie de ma femme. Il me fallait continuer à comprimer cette plaie.

« Et les autres ? Il faut que j'aille chercher le médecin. Oui, mais le temps d'aller en ville et de revenir, elle sera... et si je la transportais jusque là-bas ? »

J'envisageai les options qui s'offraient à moi et aucune d'elles ne me donnait un moyen de sauver Natalia. Je baissai mon regard sur elle, n'osant croire que tout cela fût réel. Pourquoi ces animaux nous avaient-ils attaqués ainsi ? Pourquoi étaient-ils partis sans finir le travail ? Comment des loups pouvaient-ils avoir cette corpulence ? Et si ce n'était pas des loups ?

— Des surnaturels !

— Oui, me confirma ma femme d'une voix ténue que j'entendis à peine.

Je scrutai son regard.

— Ils sont venus pour moi, reprit-elle.

« Pour elle. Pour la tuer ! »

Une brusque bouffée de haine comme je n'en avais jamais éprouvé jusque-là gonfla

mon cœur. Je n'arrivais pas à le croire. Ces monstres avaient pénétré dans ma maison, s'étaient attaqués à mon épouse, alors que je ne me trouvais qu'à quelques mètres d'elle.

— Je les tuerai. Je les tuerai tous, promis-je fou de rage.

— Devon, non.

À nouveau, Natalia attira toute mon attention. L'angoisse de la perdre, la douleur de la voir ainsi souffrir atténuèrent ma colère. Il ne faisait aucun doute que cette accalmie était temporaire. Mais d'abord, il me fallait prendre soin d'elle, tout faire pour qu'elle ne meure pas, là, dans mes bras.

— Tu es immortelle, me rappelai-je autant pour la pousser à vivre que pour offrir cet espoir qui me manquait tant.

Ses yeux se fermèrent. Mon cœur eut un raté.

— Non...

J'aurais voulu hurler cet ordre, la forcer à se battre, pour moi, pour nous. Ce ne fut qu'une pauvre supplique désespérée. J'aurais souhaité lui toucher le visage, l'obliger à me regarder, mais mes mains comprimaient encore sa blessure. Elle ne pouvait mourir ainsi. Elle n'était pas comme les autres. Elle n'était pas humaine. Je tentais de faire appel aux informations qu'elle m'avait révélées sur sa nature afin de trouver un moyen, quelque chose qui me permettrait de la guérir. L'échange ! Elle avait échangé sa condition contre celle de son prédécesseur. Il était devenu mortel, et elle immortelle. Ma décision était prise. Sans hésitation.

— Natalia ? Natalia... Échange nos natures.

Le souffle court, affolé, je la fixai, attendant qu'elle ouvre enfin les yeux, qu'elle me prouve qu'elle vivait encore. Les secondes qui s'égrenèrent me parurent interminables, mais ses paupières se soulevèrent, ses prunelles noires s'ancrèrent aux miennes. Je lui répétai ce que je venais de lui dire dans le cas où elle ne m'aurait pas entendu.

— Non, souffla-t-elle.

— Si, répliquai-je d'une voix forte et déterminée. Tu redeviendras humaine, mais au moins tu vivras.

— Mais pas toi !

« Je sais ça, mais si c'est le prix à payer pour quelle vive... »

Il était hors de question que je la perde. Je n'avais pas réussi à sauver mon petit frère ; avec elle, ce serait différent. Il existait un moyen. Je savais instinctivement que jamais je ne pourrais me pardonner d'avoir laissé mourir une personne chère à mon cœur. Pas une seconde fois.

— C'est mon choix. Si tu meurs maintenant, je mourrai aussi. Fais l'échange et vis, pour nous deux.

Elle me regarda, hésitante. Je décidai de la brusquer : nous n'avions pas de temps à perdre. Elle n'avait que peu de temps à vivre.

— Natalia, fais-le ! lui criai-je dessus.

— Embrasse-moi.

Je ne savais si cela signifiait son acceptation ou l'envie de nous étreindre une ultime fois. Je me baissai et pris sa bouche dans un geste désespéré, criant intérieurement pour ne pas qu'il soit le dernier. Elle me surprit lorsque sa main libre s'ancra sur ma nuque. Elle appliqua une force insoupçonnée dans sa prise. Je n'eus le temps de m'interroger plus avant qu'autre chose accapara toute mon attention : un froid intense s'infiltra entre mes lèvres, se propagea avec rapidité au reste de mon visage. Je compris immédiatement qu'elle avait accepté, que mon épouse échangeait nos natures. Mes mains vinrent se saisir de son visage autant pour la tenir ainsi une dernière fois que pour endiguer la souffrance qui explosa brusquement dans ma tête.

« *Acceptes-tu vraiment de devenir gargouille ?* »

Cette phrase avec cette voix, celle de Natalia, ne fut pas dite à voix haute, mais résonna dans mon esprit. Je ne comprenais pas comment c'était possible, si c'était bien réel. Qu'importait ! Tout mon être criait que j'acceptais sans condition l'échange, que je voulais par-dessus tout qu'elle vive. La prise de sa main sur ma nuque se resserra, aurait pu me briser alors que j'eus un mouvement de recul. Elle ne me permit pas de m'éloigner. Je portai mes propres mains de son visage à ses épaules pour éviter de la blesser, car je n'arrivais pas à contrôler ma force pour endiguer la douleur. Je la serrai tandis que tout mon être brûlait de l'intérieur, brûlait au contact de ce souffle glacé qui se propageait de ma tête au reste de mon corps. Je n'avais jamais ressenti une souffrance aussi intense.

J'ouvris les yeux et vis ceux de mon épouse qui, je le réalisai après un temps de retard, me surplombait. C'est moi qui me trouvais à présent allongé au sol, moi qui mourais. Son visage à quelques centimètres du mien me permit de voir ses prunelles passer d'un noir total à un bleu lumineux, leur vraie couleur, compris-je avant d'être emporté par la douleur, incapable de réfléchir à quoi que ce soit. J'aurais voulu crier à Natalia qu'elle se recule pour éviter que je lui fasse du mal. Il me fallut toute la volonté du monde pour m'empêcher de m'agiter en tous sens de peur de la blesser. Je me tordais sous la torture, j'avais l'impression d'être tailladé en pièces. Ma peau se déchirait par endroits, je ressentais la brûlure intense d'une blessure avant de comprendre que je venais probablement d'hériter des morsures et autres plaies qu'avait reçues ma femme de ces loups. Le fait de penser à elle me donna la force d'ouvrir les yeux quelques secondes le temps de l'apercevoir. Elle se trouvait debout, à l'angle de la pièce, sa robe rose pâle ensanglantée, mais, semblait-il, en bonne santé.

Je ne pus me retenir plus longtemps. Je hurlai tout en frappant de mes poings le plancher autour de moi pour me libérer de cette souffrance qui me rongait de l'intérieur. J'aurais pensé que mes forces m'auraient abandonné puisque je mourais. Bien au contraire. Une nouvelle énergie s'infiltra en moi. Je sentis le bois céder sous mes mains et mes pieds. Puis je me retrouvai debout sans savoir comment. L'instant suivant, je percutai des meubles, les murs qui explosèrent sous l'impact. Je me mis à frapper de mes poings tout ce que je pouvais, extériorisant ainsi ma souffrance intérieure par une autre. Rien ne semblait me résister. Je hurlai, m'agitai, assénai des coups jusqu'à n'en être plus capable.

Le souffle court, je percutai le sol de mes genoux. Là encore, le plancher s'enfonça

de quelques centimètres comme si je pesais un poids incommensurable. Je me recroquevillai sur moi-même, tentant d'endiguer ce mal intérieur, essayant de me maîtriser, de ne pas être ce monstre capable d'abattre des murs à mains nues, de détruire cette maison que j'avais construite avec tout l'amour que je portais à mon épouse. Je levai la tête et la vis se tenant là, dans une pièce que je ne reconnaissais plus. La cuisine était devenue un champ de bataille ; elle était ravagée. Je baissai le visage, honteux, avant de comprendre que je venais de la sauver. Je fronçai les sourcils devant ma complète nudité. Comment ? Pourquoi ?

À nouveau, la souffrance vibra à moi. J'avais réussi à l'emprisonner ; un court instant au moins. Et là, ce flux glacé grandissait, s'infiltrait dans la moindre partie de mon être. Elle allait exploser et je n'allais plus pouvoir me maîtriser. Vu l'état de la maison, je doutais qu'elle résiste à un nouvel accès de violence. Une cloison derrière moi sauta. Je tournai la tête et c'est à ce moment-là que je les vis. Deux ailes, grandes et aussi obscures que la nuit elle-même. Elles étaient attachées à mon dos, faisaient partie de mon être à présent. C'est ce que je compris, instinctivement. Je grondai tout en me pliant en deux. La douleur devenait trop puissante. D'une seconde à l'autre, elle m'engloutirait. Je levai la tête et vis mon salut dans la fuite. L'instant suivant, je percutai avec fracas le plafond. Il céda sous l'impact de mes avant-bras tendus au-dessus de ma tête. Je me retrouvais en plein ciel à voler. Oui, je volais !

Puis je perdis le peu de maîtrise que j'avais encore. Le battement de mes ailes m'entraînait loin de ma maison, de Natalia. Je hurlai, les poings serrés, mon corps contracté au maximum puis toutes ces sensations, mon environnement direct, tout s'estompa. Ne restait que cette nouvelle énergie pulsant en moi, modifiant la moindre cellule de mon être, dans la douleur.

7 – L'éveil

J'émergeai du brouillard qui obscurcissait ma conscience. Hélas ! Je réalisai que j'avais probablement rêvé la présence de Natalia à mes côtés, le fait qu'elle m'avait retrouvé. Je me trouvais bel et bien seul, nu, dans cette forêt.

« Comment m'aurait-elle trouvé ? »

C'était donc à moi de la rejoindre. Fort de cette détermination et me sentant un peu mieux, je dus malgré tout faire de grands efforts pour ne serait-ce que réussir à me mettre debout. Il ne fallut qu'un bref instant avant que mes jambes ne ploient sous moi et que je ne m'écroule lamentablement sur le sol. J'avais l'impression de devoir réapprendre à marcher, à me mouvoir, comme si mon corps était différent. Pourtant, aucune paire d'ailes ne me sortait du dos. J'en vins même à croire que j'avais imaginé leur existence. J'avais passé mes mains sur mon corps, à défaut de pouvoir m'ausculter visuellement, et il se révéla exempt de blessures. C'est d'ailleurs ma cécité qui me posait le plus de problème. Je paniquai à nouveau. Le rythme de mon cœur s'accéléra en réponse, ma respiration devint difficile. Je me raccrochais de toutes mes forces au fait que lors de mon premier éveil, j'avais découvert un moyen de voir autrement en faisant appel aux sons, mais il me faudrait un temps d'adaptation pour m'y faire vraiment ou simplement l'accepter.

Je me remis néanmoins debout, et fis mes premiers pas en tant que gargouille. Il me fallait retrouver ma femme, ne serait-ce que pour m'assurer de sa santé. Et puis, elle seule saurait m'aider à comprendre tout ce qui m'arrivait. Elle était la seule à m'apprendre à être celui que j'étais devenu à présent. J'avais survécu alors que j'aurais dû mourir des blessures que m'avait transmises Natalia, en même temps que sa nature. Pourquoi ? Ma transformation était peut-être la raison de la guérison des plaies infligées par ces loups ? Ou alors, cela ne s'était pas passé comme ça aurait dû et, de ce fait, elle était toujours blessée, le sort ayant fonctionné à moitié. Pourtant, je l'avais vue complètement remise. Je rejetai toutes ces questions qui me torturaient pour me focaliser entièrement sur mon objectif.

Chaque pas réclamait de moi un effort, surtout qu'il me fallait apprendre à m'orienter sans faire appel à ma vue. Les bruits autour de moi étaient suffisamment nombreux pour me permettre d'entrapercevoir ce monde devenu énergie lumineuse. Je ne cessai malgré tout de m'accrocher aux arbres que j'atteignais pour me reposer dessus autant que pour me rassurer. J'étais totalement nu, sans arme et en pleine forêt. Un animal pouvait aisément me surprendre, m'attaquer sans que je sois capable de le voir, d'esquiver. Tout cela était angoissant. Des heures durant, je marchai ainsi, me tenant d'arbre en arbre, ne sachant vraiment si j'avançais dans la bonne direction. Fort heureusement pour moi, je semblais insensible au froid. Il me fallut un long moment, mais je finis par capter au loin la présence d'une maison. Elle était identifiable de par sa forme carrée et massive. Je m'y dirigeai, plus déterminé que jamais à rejoindre la civilisation et mon épouse.

— Qui va là ?

Je me figeai en entendant le dé clic d'une arme qu'on chargeait derrière moi. Une fois les mains bien mises en évidence, je tentai :

— Mon nom est Devon Brogan et je...

— Devon ? Mais bon dieu, pourquoi es-tu nu comme un ver ?

— Smith ? dis-je en me retournant sans baisser les bras pour autant.

Je me tournai vers lui sans trop savoir pourquoi ni comment : je ne pouvais pas le voir de toute façon. Enfin... pas tout à fait. Une silhouette s'avança vers moi. Elle devint plus évidente lorsqu'un éclair illumina brusquement mon monde. J'avais entendu depuis quelques minutes le tonnerre roulant à une certaine distance. Depuis ma transformation, cet homme était le premier que je voyais ainsi, un être de lumière. Quel choc ! Mais aussi quel soulagement d'être à nouveau parmi mes semblables. « Semblables » étant un bien grand mot.

Il me recueillit chez lui, dans sa ferme. Il me permit de m'habiller en me confiant certains de ses vêtements et m'offrit un bon repas chaud. Il m'apporta tout cela dans l'étable : je n'avais pas tenu à entrer dans sa maison auprès de sa femme et de ses deux enfants. Il m'y invita lorsque je fus décemment vêtu, mais je refusai, poliment. Smith n'insista pas. Il avait compris que quelque chose n'allait pas. Je lui expliquai que je m'étais enivré suite à une dispute conjugale et que je m'étais réveillé dans un champ complètement nu. Il ne fit aucun commentaire. Je ne pouvais pas voir son visage, savoir s'il souriait, s'il doutait de mon histoire. Pourquoi le ferait-il ? Le brave homme de quelques années de plus que moi finit par rejoindre sa famille pour la nuit. Épuisé, je tombai dans un profond sommeil.

Je perçus une présence qui me réveilla instantanément. À genoux, je fixais la silhouette qui s'approchait de moi. Au vu de la carrure, je devinais que c'était Smith. Il s'arrêta puis le bruit m'indiqua qu'il ouvrait le battant. Il se déplaça sur la gauche puis s'avança à nouveau vers moi. Je réalisai alors que je l'avais aperçu bien avant qu'il ne pénètre à l'intérieur. J'étais donc capable de voir à travers les murs. L'aura lumineuse qui l'entourait faiblit brusquement et réapparut lorsqu'il parla.

— Il pleut comme vache qui pisse, mon gars.

Il venait sans le vouloir de me donner une explication. J'avais pu le suivre des yeux à une grande distance grâce à la pluie. Chaque goutte qui tombait, qui touchait un objet, une personne me révélait sa présence.

— Ça va ?

Je pris conscience que j'étais toujours ramassé sur moi-même, prêt à me défendre. Je m'obligeai au calme et me détendis avant de me mettre debout.

— Ça va. Tu peux me ramener chez moi ?

— C'est pour ça que je suis venu. Avec ce temps, je ne peux rien faire dans les champs. Autant en profiter.

Ainsi dit, l'homme alla néanmoins nourrir les bêtes se trouvant dans des boxes derrière moi. Je réussis à l'aider malgré mes appréhensions : je me sentais beaucoup mieux depuis la veille et mes gestes étaient plus assurés même si j'avais encore quelques hésitations. L'averse frappant sans discontinuer sur la bâtisse éclaira mon monde et facilita mes déplacements. C'est en silence que nous finîmes nos tâches respectives. Mon hôte n'avait pas besoin de me dire ce que j'avais à faire : je faisais les mêmes gestes quotidiennement dans ma propre ferme. D'ailleurs, je m'inquiétais de savoir qui nourrissait mes bêtes à cet instant. Après tout ce qui s'était passé, le fait que je n'étais même plus un homme, je ne pouvais m'empêcher, en plus de tout le reste, de penser à ma ferme. Il m'avait fallu tant de temps et d'efforts pour faire prospérer mes terres, bâtir cette vie-là, qu'il était hors de question de laisser tout ça s'éteindre. Le voyage retour se fit dans un silence relatif. Je ne parlais que pour répondre aux brèves questions que me lançait mon voisin qui m'avait porté assistance. Il évoqua le climat rigoureux de l'hiver qui s'annonçait, les récoltes, enfin des sujets qui ne me distraient que peu de mes vraies préoccupations, la première étant de retrouver ma femme. Lorsque j'arrivai en vue de ma ferme, Smith ne fit aucun commentaire quant à son apparence. Visiblement, il ne remarqua rien des événements qui s'étaient joués ici quelques heures plus tôt.

« Il ne dit rien pour ne pas m'embarrasser ou ne voit-il vraiment rien ? »

Je conservais également le silence. Sous l'averse qui avait repris, il ne fit stopper les chevaux qu'une fois devant le perron. D'un bond, je descendis du chariot.

— Merci. Pour tout, lançai-je, pressé de le quitter.

— Pas de problème, me répondit-il avant d'ordonner aux bêtes de reprendre leur chemin.

Je n'attendis pas qu'il soit à une distance raisonnable. J'entrai dans la maison aussi rapidement que ma nouvelle condition me le permettait. Là apparurent les dégâts que j'avais occasionnés suite à l'attaque et à ma transformation. En m'avançant, je levai les yeux vers le trou béant que j'avais occasionné dans le toit. L'eau se déversait au milieu de ce qu'avait été le salon.

— Natalia ! appelai-je doucement, puis de plus en plus fort. Seul le silence me répondit, ce qui ne m'empêcha pas de me rendre dans toutes les pièces à sa recherche. Le cœur battant à tout rompre, le souffle coupé, il me fallut accepter l'évidence : ma femme n'était plus là.

Assis à même le sol, adossé contre l'un des murs de ma chambre, je tentais de comprendre ce qui s'était passé, de faire le tri dans mes pensées, mes émotions. Pourquoi elle était partie. Parce qu'elle était partie, si j'en croyais les placards vides de ses vêtements et ses bijoux. Elle était partie avec ses propres affaires et avait laissé tout

le reste. Pourquoi ? Avait-elle dû fuir ? Pensait-elle que j'étais mort et, dans ce cas, avait-elle choisi de quitter notre demeure pour se rendre Dieu sait où ? À Seattle, peut-être ? J'avais des difficultés à réfléchir, pourtant il me fallait trouver une explication, et quoi faire ensuite. Son absence, ne pas savoir ce qui lui était arrivé, comment elle se portait, me procurait autant de peine que la douleur sourde du deuil.

— Ce n'est pas possible, lâchai-je tout en basculant la tête en arrière.

Je n'arrivais pas à croire que je vivais tout ça, que cette situation était bien réelle. Et pourtant. Je me forçai au calme, à faire le vide en moi. Puis, fronçant les sourcils, je me concentrai. Quelque chose m'interpella. Une présence, mais là, quelque part. Une sensation étrange, diffuse que je ne pouvais vraiment vérifier étant donné ma cécité. Je me redressai, une main posée sur la paroi derrière moi pour appui, comme repère. Oui. Quelqu'un ou quelque chose. Un halo d'une couleur différente. Ceux de l'homme et de sa famille que j'avais pu apercevoir alors qu'ils se trouvaient dans leur maison étaient d'un blanc lumineux, alors que ces échardes de lumière étaient d'un vert sombre. Traversant la pièce, j'approchai. Elles formaient une sorte de traînée diffuse, comme si une réminiscence de cette personne s'accrochait à ces lieux. Elle était plus forte dans la cuisine, semblant s'être attardée à cet endroit. Je continuai néanmoins mon exploration et suivis la nuée de particules lumineuses dans le salon et sous le perron. Là, ce n'est pas une, mais deux présences que je perçus.

Les loups.

Je le sus instinctivement. Pas d'hésitation. C'était eux. Les surnaturels. La flambée de haine que j'avais éprouvée pour eux refit surface, balaya tout. Je me mis à courir, suivant la traînée d'aura que chacun d'eux avait laissée sur son passage. Il était aisé de les pister, puisqu'elles allaient dans la même direction ; les loups semblaient s'être tenus côte à côte dans leur cavalcade. Je m'élançai à travers champ, tombai une première fois, me relevai et repris ma course. Il me fallait les retrouver avant que leur trace disparaisse totalement, les tuer. Je redoublai d'ardeur. Je réalisai un bond, puis un second, manquant de chuter une nouvelle fois, avant de ressentir la sensation de l'air sur mes ailes. Elles s'étaient brusquement déployées, percevant mon envie d'aller plus vite. Je fis un effort pour les faire battre, mais cela se fit naturellement. Tout en continuant à courir, mes pieds finirent par ne plus toucher terre. Je m'obligeai à rester au ras du sol pour pouvoir suivre les traces que je pistais. Il me fallut un moment pour contrôler vraiment mon vol. Parce que je m'étais lancé aux trousses de ces monstres qui nous avaient attaqués, ceux-là mêmes qui avaient failli coûter la vie à la femme que j'aimais, je n'arrivais pas à éprouver le plaisir grisant qu'aurait dû me procurer cette nouvelle capacité. Je volais vers un combat duquel je comptais bien sortir victorieux.

8 – La traque

Ma quête dura quelques heures. Je rêvais d'en découdre avec ces monstres, même si après un moment, je l'avoue, j'ai douté. J'ai voulu revenir sur mes pas pour trouver Natalia et non ces loups. Mais j'avais conscience que si je laissais tomber maintenant, jamais je ne les retrouverais. Leurs traces lumineuses s'étiolaient rapidement. Après un moment, il m'avait fallu poursuivre à pied, car la piste me conduisait en pleine forêt, et je ne pouvais plus voler. J'avais plus de difficultés à me déplacer sur terre que dans les airs. Pour autant, cela n'entama pas ma détermination à continuer. J'avais fini par retirer ma chemise, qui entravait les mouvements de mes ailes lors des premières minutes de vol. Et puis je n'éprouvais pas le besoin de me réchauffer. C'est en fin d'après-midi que j'atteignis un village niché dans une vallée. Une cinquantaine de personnes semblaient vivre là et je sus que j'étais arrivé à destination lorsque je notai le halo d'un vert lumineux qui entourait certaines de ces personnes. Je n'avais jamais envisagé que l'un de ces loups qui nous avaient attaqués puisse prendre apparence humaine. Alors que moi-même, je n'en étais plus un, d'humain. Il suffisait que j'évoque la présence de mes ailes pour me le prouver. Certaines légendes parlaient de créatures capables de prendre une apparence animale, en particulier de loups. Cela devait donc être le cas des deux spécimens qui étaient venus chez nous. Il est vrai que leur gabarit n'avait rien de normal. J'observais, de ma position dominante derrière un rocher, le village en contrebas. Je cherchais désespérément à faire le tri dans les personnes que je voyais, tentant de trouver ceux que je pistais.

Je commis l'erreur de ne pas m'occuper suffisamment de ma protection. Je me retournai. Trop tard. Un coup de crosse ou de bâton m'atteignit en plein visage, me jetant dans l'inconscience.

Je revins à moi, bien plus alerte que je ne l'aurais dû au vu du coup que j'avais reçu sur la tête. Je percevais tout un tas de présences autour de moi. Les yeux clos, me contraignant à ne faire aucun mouvement, je fis appel à ce sens qui me permettait d'analyser mon environnement direct. Me parvinrent les voix. Hommes. Femmes. Enfants. Tous parlaient ma langue. Je les entendais aussi clairement que s'ils étaient à quelques mètres de moi. Mon ouïe s'était elle aussi aiguisée et, pour le coup, c'était tant mieux : j'avais besoin de toute l'aide possible pour m'en sortir parce que je venais de plonger tête la première dans les ennuis. J'étais attaché à une poutre, les bras écartés de chaque côté et fixés par des cordes à plusieurs endroits. J'étais assis à même le sol détrempe, mes jambes elles aussi liées, mais entre elles, devant moi. Le long rondin posé sur ma nuque m'empêchait de redresser la tête. Je me concentrais sur mon souffle et faisais le tri dans les voix que j'entendais pour essayer d'identifier leur position, lorsque soudain j'en reconnus une. Elle se trouvait loin de moi, ténue. Je discernai une partie de ce que disait mon épouse et cela me glaça le sang.

— Pensais pas... en si peu de temps. Moi, il m'avait fallu plusieurs jours pour... fort que je ne l'étais.

— ... a réussi à retrouver notre piste. Comment ?

Une voix d'homme, autoritaire, en colère. Pour autant, je n'entendais aucune peur chez Natalia lorsqu'elle lui répondit :

— Les auras. Nous pouvons...

— N'oublie pas que tu n'es plus l'une des leurs. Que tu es à moi, à jamais !

Me parvint des gémissements de plaisir qui me coupèrent du reste du monde, m'empêchèrent de réfléchir. Je secouai la tête des deux côtés, tentant de chasser ce que je venais d'entendre, ce que je venais de comprendre. Mes entraves me retinrent d'exprimer cette colère qui s'empara de moi aussi puissamment que ce froid qui s'était glissé en mon être pour me transformer en un autre. J'avais fait cela : accepter cette transformation pour lui sauver la vie, pour elle. Pour quoi ? Pour quel résultat ?

Tout mon être hurla à la trahison. Mes poings se serrèrent, prêts à s'abattre sur quiconque passerait à ma portée. Je levai la tête avant d'être bloqué à mi-parcours. D'un mouvement, je fis craquer la corde qui maintenait mes jambes accolées. Je me mis debout, mes bras encore maintenus écartés par la poutre passée de chaque côté. Un coup m'atteignit en plein ventre. Cela aurait dû me couper la respiration, me plier en deux ; c'est à peine si j'en éprouvai de la douleur. D'une rotation d'épaules, je frappai l'homme avec le bois. Un autre subit le même sort lorsqu'il avança dans ma direction ; le coup porté de mon autre bras le fit valdinguer dans les airs. Des silhouettes lumineuses, tout ce que représentaient pour moi ces gens, se mirent à courir dans toutes les directions. Je décidai de marcher droit vers l'endroit où m'étaient parvenues les voix de mon épouse et son amant. Je n'éprouvais plus rien, réagissant à toute menace devant moi. Un loup grogna avant d'accourir dans ma direction. Mon genou le cogna sous la gueule. Bien que massif, l'animal fit un bond de plusieurs mètres vers le haut en hurlant. Lorsqu'il retomba, je lui donnai un coup de pied en pleine face et l'assommaï pour de bon. Une balle m'atteignit en pleine poitrine. Je ne fis qu'un pas en arrière, un seul petit pas avant de me redresser et de reprendre mon avancée. La mâchoire crispée, je me battis contre plusieurs hommes, recevant des coups sur les organes vitaux sans que je puisse vraiment me protéger. Quant à moi, je m'acharnais à les frapper de mes bras par des rotations de bassin. J'utilisais également mes jambes, surtout mes genoux pour les faire tomber un à un. Chaque blessure que je recevais ne faisait que redoubler mon ardeur à les mettre à terre. Je cloisonnais la douleur en moi. Elle ne devait pas me ralentir comme ces hommes qui tentaient de me tuer. Certains me tiraient dessus, leurs balles transperçant mes chairs, s'enfonçant en moi, d'autres avaient en main des haches. L'un d'eux fit erreur de frapper le tranchant sur l'une des cordes, me maintenant le poignet droit. Il me paya de sa vie, lorsque je réussis à libérer ce bras et que j'abattis encore et encore mon poing sur la tête de cet homme jusqu'à percevoir un craquement sinistre.

Le fait de ne pas pouvoir vraiment voir ces gens agoniser sous mes yeux, mourir sous mes coups, le sang giclant des blessures occasionnées, permettait de renforcer le détachement émotionnel que j'avais pour eux. J'avançaï, poussant de mes mains des silhouettes trop petites pour représenter une menace, abattant les autres, surtout celles

dont la lueur était d'un vert profond : mes ennemis.

— Devon, arrête.

Cet ordre me figea. Le souffle court, la tête basse, je percevais le liquide poisseux glissant sur mon torse nu, sur mes bras, entre mes doigts. Ce sang que je faisais verser. Il m'en fallait davantage.

— Devon, ce n'est pas ce que tu crois.

Je tournai lentement mon corps vers Natalia. Je la vis. Certes, différemment de celle dont j'avais toujours contemplé la beauté. Elle était devenue un être de lumière, d'un blanc pur, prouvant, je le supposai, son humanité. *Mon* humanité qu'elle m'avait arrachée en me mentant, me trahissant de la plus vile des façons. Je fus incapable de parler ; les mots restaient bloqués dans ma gorge serrée par l'amour que je lui portais encore, mêlé à la haine que je lui vouais à présent. Elle fit un pas en avant, mais un autre la retint. Un homme à l'aura verte. C'est lui qui s'avança vers moi ; elle, resta en retrait. Elle aurait pu tenter de se faire pardonner, voire même de me mentir à nouveau en me disant que je n'avais pas compris ce qu'elle m'avait fait. Que le sacrifice auquel j'avais consenti pour elle, pour lui sauver la vie, n'avait pas été vain. Qu'elle m'aimait encore, pour toujours. Cette femme, ce monstre avait orchestré cette attaque, s'était infligé ces blessures pour me convaincre d'accepter pleinement de devenir ce que j'étais à présent. Par amour pour elle, je n'avais pas hésité une seule seconde.

Pourtant, j'aurais dû comprendre tout cela bien plus tôt. Lorsque j'avais constaté à mon réveil, en tant que gargouille, que mes blessures s'étaient résorbées d'elles-mêmes. Qu'il aurait suffi d'un peu de temps pour que les siennes fassent de même juste après cette attaque. Même à cet instant, les plaies qui marquaient mon corps finiraient par se refermer. J'éprouvais la souffrance de chaque coup porté, et pourtant, je n'étais pas aussi affaibli que je l'aurais été en tant qu'homme. La douleur aurait dû me faire abandonner ce combat, me tuer. Or, j'étais devenu un immortel.

Mon adversaire attaqua. Baissant la tête, serrant les poings, je le laissai me frapper. Ses coups m'atteignirent au ventre, au torse, aux épaules. Il tenta de me faire tomber, je restai debout. Je resterais debout, quoiqu'il m'en coûte. Une lumière m'aveugla quelques secondes. Je l'avais perçue avant que l'un des leurs ne prenne l'apparence d'un loup. Je savais donc à quoi m'attendre. L'animal me sauta dessus. Je l'attrapai à bras le corps, sans tomber en arrière cette fois-ci. D'une main levée, je déviai ses crocs, qui allaient atteindre mon cou. Je le laissai me mordre à l'épaule gauche. De mon bras libre, je me mis à le serrer contre mon buste, dans une étreinte mortelle. Il s'était montré suffisamment imprudent pour se rapprocher ainsi de moi. Il allait en payer les conséquences. Il relâcha sa prise de sa gueule et tenta à nouveau de me mordre dans le cou. Je l'emportai dans ma chute en avant. Nous tombâmes au sol, mon poids l'écrasant. Il gémit.

Je me redressai, plaçai mon genou droit sous sa gueule pour le maintenir au sol. D'autres loups profitèrent que je sois à terre pour s'approcher, tenter de me sauter dessus à plusieurs. Mes ailes se déployèrent pour fouetter l'air tout autour de nous. Je repoussai un à un mes ennemis tout en me mettant à matraquer de coups de poings celui sur lequel j'étais. Je ne fis preuve d'aucune pitié. Je frappais sous ses cris de souffrance, jusqu'à qu'il cesse d'émettre le moindre bruit, le moindre mouvement. Le

souffle court, mes ailes se replièrent sur moi, cocon de protection contre toute cette violence qui m'entourait. Des corps jonchaient le sol, formaient un cercle autour de l'endroit où je me tenais à genoux. J'avais causé la mort de bien des personnes, et pourtant je n'en éprouvais aucune culpabilité. Je regardais tout autour de moi, tentant de repérer Natalia, celle qui m'avait transformé en monstre. Je ne la vis nulle part. Des silhouettes blanches s'éloignaient à une grande distance, elles fuyaient celui que j'étais devenu. Je ne sus si la femme que j'avais aimée si fort pour être capable de me sacrifier faisait partie des quelques survivants qui avaient quitté cette nuit-là ce village, ou si elle était tombée parmi les autres, victime de ma furie.

Pour moi, elle avait trouvé la mort ce jour-là.

9 – Le renouveau

Dix ans passèrent. Je n'avais rien oublié de la trahison de cette femme que j'avais autrefois aimée à en mourir. Le double d'années me fut nécessaire pour pouvoir maîtriser un tant soit peu cette fureur qui ne demandait qu'à s'emparer de mon être et me conduire à tuer à nouveau. Je passai ce temps loin de toute civilisation, au cœur des montagnes à me nourrir d'autres bêtes, devenant plus sauvage, perdant ce qu'il me restait d'humanité dans cette errance. Par moment, il m'arrivait de n'être plus capable de penser, de ressentir la moindre émotion. Me nourrir. Trouver un endroit abrité. Survivre. Seuls ces besoins primaires avaient un sens à mes yeux. J'avais fini par embrasser totalement celui que j'étais devenu : un prédateur redoutable pour toute créature vivant sur mon territoire. En plus de mes sens aiguisés, je pouvais me déplacer sur terre comme dans les airs. J'étais devenu l'être le plus redoutable qu'il soit. Rien ni personne ne me résistait.

Puis, se produisit le sursaut. Lorsque me parvint l'appel. Je le ressentis en moi, dans la moindre parcelle de mon être. Je rejetai cette sensation qui me guidait vers le nord. Mais la sensation devint souffrance que je ne pus ignorer plus longtemps. Je quittai mes montagnes, rejoignis les abords de la civilisation, finis par survoler un champ où travaillaient ces hommes que j'avais tout fait pour éviter. Mon instinct me souffla qu'une guerre y faisait rage. Deux clans qui s'opposaient. La couleur de leur aura m'indiqua que je faisais erreur, que ce n'était pas des hommes qui s'entretuaient à cet endroit, mais des surnaturels. Ma curiosité titillée par la violence qui se dégageait du combat, avec l'envie de participer également au carnage, je fis des cercles dans le ciel pour descendre et voir vraiment ce qui se passait. Là, je réalisai que ce n'était pas des coups de canon qui provoquaient de telles détonations, que les jets lumineux n'étaient pas les explosions se produisant au bout des fusils. Non. J'assistais à un combat mettant en scène des gens qui faisaient appel à de la magie. L'envie de tuer fit place à une autre envie, plus exactement à un devoir à accomplir. Je ne pouvais laisser les choses en l'état. Tout me poussait à intervenir. Un besoin viscéral à satisfaire. Me revint en mémoire ce que m'avait dit Natalia. Cela faisait si longtemps que je n'avais évoqué son nom, que je refusais de me la représenter dans mon esprit. Le souvenir de son visage m'apparut pourtant clairement dans ma tête autant que sa douce voix.

— Il me faut maintenir l'équilibre de ce monde.

Mon regard se baissa vers le terrain jonché de corps par dizaines, gorgé de leur sang. L'instant suivant, je percutai le sol. Mes pieds nus s'enfoncèrent dans la terre meuble. Je me redressai, mes ailes se déployant de chaque côté de moi avant de se rabattre telle une enveloppe protectrice couvrant mon torse nu ; je ne portais qu'un jean trouvé plusieurs mois plus tôt. Mon arrivée n'arrêta pas pour autant l'avancée des deux camps adverses, chacun fonçant de part et d'autre dans ma direction. Des jets lumineux et de différentes couleurs fusèrent en tous sens. Certains me touchèrent sans me provoquer le moindre mal, ce qui n'était pas le cas des autres qui tombaient, grièvement blessés, peut-être morts. En fait, L'impact sur mon corps de ces boules d'énergie ne faisait qu'augmenter ma propre énergie.

Je sus instinctivement ce que l'on attendait de moi. Pour ma première fois de mon existence, je me concentrais sur cette force qui était mienne. Je la fis croître en mon sein, patientant qu'elle soit suffisamment puissante, puis, lorsque je compris que je ne pouvais la retenir plus longtemps, j'ouvris les bras, éclaboussant de ma lumière le monde et ces deux armées. Un combat pour lequel j'avais été appelé. Non pour y participer, mais pour y mettre un terme.

Privés de leur pouvoir, de leur énergie, les surnaturels cessèrent de se battre. Je me tenais à l'endroit exact où j'avais atterri, attendant que les deux armées s'éloignent avant de rejoindre à mon tour mes montagnes, ma paix. Une silhouette lumineuse s'avança dans ma direction. Un homme. Le premier que je rencontrais depuis tant d'années.

— Vous êtes une gargouille, je présume.

Je ne répondis rien, autant par manque d'envie de m'expliquer que parce que je ne savais plus très bien comment faire. L'homme à l'aura d'un bleu lumineux reprit.

— Je suis Elijah Hamilton. Lord Hamilton. Mais je trouve ce titre si pompeux pour un homme de mon âge.

Un froncement de sourcils de ma part. Une nouvelle tentative de communication de la sienne.

— On m'a dit que vous autres étiez aveugles. J'imagine donc que vous ne pouvez deviner mon âge. Eh bien, j'ai une cinquantaine d'années, même si je parais n'en avoir que vingt, d'où ma blague douteuse. Bref. Je tenais simplement à vous remercier pour votre intervention qui a mis fin à ce regrettable conflit.

— Ne vous battez plus, ordonnai-je d'une voix rauque.

Je venais de faire l'effort de parler avec l'espoir de ne plus être appelé pour mettre un terme à une quelconque guerre. Mes ailes se déployèrent, j'étais prêt à m'envoler.

— C'est bien mon intention, reprit-il, et je vous propose de m'y aider. Je viens d'être nommé à la tête du Manor Hotel de Seattle et...

— Manor Hotel ? répétais-je, ce nom m'évoquant un lieu appartenant au passé, à mon ancienne vie.

— Oui. Le refuge pour les surnaturels du continent nord-américain. Votre... présence nous permettrait d'éviter que ce genre de conflits dégénère à l'avenir. D'autres Manor bénéficient de la présence de gargouilles afin de...

— D'autres gargouilles ?

— Quoi ?! Vous pensiez que vous étiez le seul ? répondit ce lord Hamilton d'un ton suffisamment moqueur pour que je le remarque.

Je serrai les poings, me retenant juste à temps de le frapper.

— Je voudrais vous aider. J'imagine que vous ne savez pas grand-chose concernant votre nature.

Il prenait à nouveau cet air condescendant qui ne me plaisait vraiment pas. Je crispai la mâchoire, mais ma curiosité était titillée. En savoir plus sur qui j'étais, trouver un moyen de me défaire de cette malédiction, redevenir celui que j'étais ou tout simplement arriver

à mettre fin à ma vie. Durant la vingtaine d'années que j'avais passées dans ce corps, j'avais tenté à de nombreuses reprises de mourir, sans résultat.

— Je suis un puissant mage et je pourrais vous permettre de consulter notre base d'informations, la plus vaste qui soit concernant les surnaturels dont vous faites partie, mon cher. Mais pour cela, vous devrez accepter de vivre en permanence au Manor Hotel.

— Je ne veux pas me mélanger aux humains, grognai-je.

— Comme je vous comprends, acquiesça l'autre dont je ne voyais pas le visage. Mais rassurez-vous, vous n'aurez pas à le faire. Vous pourrez même vivre sur le toit afin de ne côtoyer personne si cela vous chante. Vous auriez la possibilité de rester endormi pour n'être éveillé qu'en cas de danger.

— Comment fait-on pour être en sommeil ?

— Je vous expliquerai... si vous acceptez de me suivre.

Durant tant d'années, j'avais essayé de me couper du monde comme du temps ; de ne plus subir jour après jour ce calvaire qu'était devenue mon existence. C'est donc pour cette dernière raison que je consentis à suivre cet homme jusqu'à Seattle. Je retrouvai l'hôtel dans lequel j'avais connu mes jours les plus heureux avant mon mariage avec Natalia et sa trahison. Je m'installai sur le toit, dans une petite cabane que je construisis moi-même, isolé du reste du monde. Lord Hamilton tint sa promesse. Il me permit de m'instruire sur ma condition, sur tout le reste. J'appris à lire et me plongeai dans les bouquins pour accéder au savoir contenu dans ces volumes, tout en m'entraînant avec l'espoir d'atteindre un jour le sommeil propre aux gargouilles. Lorsque j'y parvins, ce fut le jour de ma libération. À défaut de pouvoir mettre fin à ma vie, étant immortel, j'entrais dans un sommeil quasi permanent en devenant l'une de ces statues que le nouveau directeur avait fait venir spécialement pour ma venue depuis l'Europe. Je ne revins dans le monde des vivants qu'en de rares occasions. La première fut lorsque l'hôtel dut faire face à une attaque de gnomes. L'Appel.

Je perçus le danger planant bien plus près que la première fois, ce qui me frappa. C'est pour cette raison que je revins brusquement dans le monde des vivants. Mon changement physique, de pierre en être de chair, ainsi que mon état mental, de la paix au chaos, me perturbèrent au point que je n'étais plus capable de savoir si je me trouvais dans le rêve ou la réalité. Hagard, à genoux, le souffle court, il me fallut un moment pour me recentrer, retrouver mes réflexes. Lorsque ce fut le cas, d'un puissant battement d'ailes, je me propulsai vers le ciel azuré. La sensation de voler, d'être libre, me grisa avant que je comprenne ce qu'il se passait en contrebas.

Je plongeai vers le sol. À quelques centimètres de celui-ci, je pirouettai sur moi-même, brisant dans un impact retentissant la baie vitrée du hall de l'hôtel. Mon instinct de chasseur domina toute autre considération. L'instant suivant, je me jetai au cœur de la mêlée. Je combattais – de mes mains, de mes ailes autant qu'avec toutes les armes qui se trouvaient à ma portée – des petits êtres si nombreux que j'avais l'impression qu'ils déferlaient sur moi telle une vague destructrice. Sans relâche, un à un, je les tuais. J'aurais pu faire appel à cette magie qui avait arraché à leurs hôtes leur pouvoir pour un bref instant lors de ma précédente bataille, mais non. Ce combat-là m'offrait un exutoire après toutes ces années d'immobilisme, de calme que je m'étais imposées pour mon

salut. Or je redevins cet être implacable, sans émotion, tuant sans relâche pour la défense de son existence et de celle des êtres qu'on avait placés sous ma surveillance, certes, mais surtout par plaisir. Lorsque le combat fut fini, c'est le nombre de cadavres laissés sur mon passage qui me fit réaliser ma sauvagerie, à quel point je n'avais pas changé.

Lord Hamilton vint à moi pour me remercier d'être intervenu, me rassura quant au fait qu'il se chargerait de faire oublier à la population humaine ce qu'il venait de se produire au cœur de leur cité. Je ne l'écoutais plus. Il me fallait oublier. Il me fallait plonger dans le sommeil pour trouver la paix, cet oubli me permettant de ne pas devenir fou, de ne pas faire face à mes actes. Pour un temps, car l'Appel m'arracha de nouvelles fois à mon cocon. À chaque fois, je percevais cette sensation de danger imminent ; tout mon être revenait à la vie. Chacune de mes cellules se réactivait. Mon corps perdait de sa rigidité. Ma peau se retrouvait alors couverte d'une pellicule de plâtre qui finissait par se craqueler à chacun de mes mouvements avant de se désagréger totalement pour finir en poussière.

Je revins plusieurs fois en ce monde pour le combattre, pour y instaurer la paix. Paix toute relative étant donné que les conflits reprenaient, inlassablement. Humains, surnaturels, pour moi, il n'y avait pas de différence. Ils se pensaient différents les uns des autres, mais ils possédaient les mêmes comportements, les mêmes vices les poussant à se défier, à s'autodétruire. Moi, je n'existais que pour intervenir dans ces guerres, les arrêter avant que cela n'aille trop loin. Voilà tout ce que j'étais devenu. Le sommeil, l'éveil, le combat. Cela se répéta plusieurs fois, tel un cycle perpétuel. Un conflit qui venait d'éclater de l'autre côté du continent, dans la ville de Salem. Un autre, plus près, mettant en scène des castes d'Upirs (des vampires) se battant pour le contrôle d'un territoire. Et puis, les humains. Encore et encore. Ils finirent par représenter pour moi des êtres aussi assoiffés de sang que l'étaient les Upirs comme d'autres surnaturels. Je ne les jugeais pas vraiment. Comme l'aurais-je pu vu ce que j'étais moi-même.

Ainsi se déroula mon existence jusqu'à ce qu'un jour, ce ne fut pas l'Appel qui me poussa à revenir à la vie, mais un appel très particulier.

— Devon !

Une voix réclamait celui que j'avais été autrefois. Peu de personnes m'avaient appelé ainsi depuis que j'avais découvert le sommeil. Aucune n'avait réussi à m'éveiller à la vie jusqu'à ce moment. Je ne répondais qu'à l'Appel. Alors comment cette voix féminine y était parvenue ?

Ce fut pourtant elle que je suivis à travers les limbes de l'oubli dans lesquels je me noyais dès que cela m'était permis.

Ce fut pour elle que j'abandonnai ce cocon si paisible pour revenir vers la violence et le chaos.

Que me voulait cette femme ?

Qui était-elle ?

FIN DE L'EPISODE BONUS

Envie de connaître la suite en exclu et d'obtenir la clé qui vous ouvrira toutes les portes vers de multiples lieux emplis de mystère, de romance, de magie.... enfin toute la panoplie digne de vous faire rêver ? Inscrivez-vous à ma newsletter en suivant ce lien :

www.sg-horizons.com

Merci infiniment d'avoir partagé ce moment dans un de mes mondes fantastiques. J'espère que l'histoire vous a plu. Le plus beau remerciement que vous puissiez me faire est de me soutenir en laissant un commentaire sur ce livre. Je vous en remercie par avance.

De la même auteure

— La magie d’Avalon

Une invitation à rencontrer les figures mythiques des légendes arthuriennes. Une épopée extraordinaire en 4 tomes au cœur de cette période historique communément appelée les Âges sombres. La destinée incroyable d’une femme qui se révélera dotée de pouvoirs incommensurables. Shannon pensait être une jeune Anglaise de 27 ans comme les autres. Or, lors d’un séjour dans le sud de l’Angleterre, sa vie bascule lorsqu’elle se retrouve prisonnière d’un phénomène inexplicable. Au centre des ruines de l’ancienne abbaye de Glastonbury, à notre époque, l’instant suivant, elle est parachutée au VI^e siècle sur la mythique île d’Avalon et rencontre la célèbre enchantresse, Morgane la fée. Pour quelle raison cette femme reconnue comme possédant de grands pouvoirs aurait-elle permis à Shannon de déchirer le voile du temps ?

1— [Morgane](#)

2— Pendragon (à venir)

3— Myrddin (à venir)

4— Shannon (à venir)

— Porteuse de lumière

Un simple miroir bouleversera irrémédiablement la vie d’Evana en lui offrant un passage vers un autre monde dans lequel elle devra tenter de survivre, tout en protégeant sa nouvelle amie, celle qui est destinée à régner sur le royaume en tant que Porteuse de lumière.

1— [Lueur](#)

2— [Éclat](#)

3— [Éblouissement](#)

— La chute des Anges

À travers le regard de Lena, nous serons les témoins de l’arrivée des anges sur terre, du bouleversement que cela entraînera. Une question demeure : pourquoi sont-ils tombés ?

1— [Tomber](#)

2— [Se révéler](#)

3— S’élever (à venir)

— Un monde d'elfes et d'hommes

Une femme intégrera par accident un monde où s'affrontent la technologie des hommes et la magie des elfes.

- 1— [Air](#)
- 2— [Feu](#)
- 3— [Eau](#)
- 4— [Terre](#)
- 5— [Esprit](#)
- 6— [Cercle](#)

— Larmes de sang

Un amour qui devra pour survivre combattre la mort elle-même.

- 1— [Aimer](#)
- 2— [Sauver](#)
- 3— [Choisir](#)

— Enfants de la Lune

Une jeune femme qui a la capacité de s'approprier le corps d'une louve les soirs de pleine lune.

- 1— [Crépuscule](#)
- 2— [Aurore](#)

— La Mémoire de l'Âme

À travers des songes, une jeune femme revivra, une à une, chaque dernière journée de ses vies antérieures en remontant le temps.

[Partie 1](#)

Partie 2 (à venir)

— L'aura d'Abalyne

Dans un monde différent du nôtre, l'aura que possède chaque personne représente une source de pouvoir qui définit la place que l'on obtient dans la société.

- 1— [Union](#)
- 2— [Discorde](#)

— Elémentals

Quatre tomes, quatre membres d'une puissante lignée d'Elémentals possédant puissances et magie.

1— [Sylphe](#)

2— Salamandre (à venir)

3— Gnome (à venir)

4— Ondine (à venir)

Dans le cybermonde

Mon site internet : <http://www.sg-horizons.com/>

MON BLOG : <http://sg-horizons.blogspot.fr/>

FACEBOOK : [LIEN](#)